

La revue catholique des idées et des faits

La littérature française au XVIII^e siècle
 Les gloires du mois de juin 1930
 Le sauvatage du monastère du Mont-César à Louvain
 Jésus Messie
 Le sacrifice eucharistique dans la tradition africaine
 Après l'évacuation
 La philosophie catholique de la vie

Comte Gonzague de Reynold
 Mgr Louis Picard
 Dom Norbert Nieuwland, O. S. B.
 Lucien Cerfaux
 G. Philips
 Hilaire Belloc
 Fernand Deschamps

Les idées et les faits : Chronique des idées : Le « Rancé » d'Albert Chérel, Mgr J. Schyrgens. — Union des Eglises. — Roumanie.

La Semaine

◆ De la belle lettre collective que l'épiscopat belge consacre au Centenaire de notre indépendance nationale et où sont rappelées, très à propos, les grandes vérités qui dominent la vie publique d'une nation, nous tenons à souligner ce passage :

« Parlant de la Patrie aux fidèles de nos diocèses, nous avons en vue et voulons désigner la Belgique. C'est la Belgique qui a droit à votre amour, à votre respect, à votre obéissance, à vos services. Sans doute, rien ne vous empêche d'aimer la ville ou le village, la province ou la région, où vous avez vu le jour, dont vous parlez la langue et où vous passez votre existence; mais votre région ou votre province, pas plus que votre ville ou votre village, ne sont et ne peuvent s'appeler au sens véritable votre patrie.

« Comme Pasteurs de vos âmes, nous déclarons et nous enseignons que, pour tous, Flamands et Wallons, la patrie est la Belgique.

« Seule, elle a droit aux obligations de piété patriotique que leur impose la loi de Dieu. Seule, elle exerce à l'égard de ses enfants cette espèce de paternité qui constitue le fondement naturel de ces obligations; elle seule est pour eux, ce que sont les parents dans la famille, « principe d'être et de gouvernement », *principium essendi et gubernationis*.

« Ajoutez à cela qu'elle façonne l'âme de ses enfants de mille manières, principalement par l'unité de sa foi traditionnelle qui exerce son influence même sur ceux qui ne la partagent pas, par ses coutumes séculaires, par la communauté des souvenirs, des épreuves et des deuils, des joies et des gloires. La langue seule, si importante soit-elle comme élément d'unification, ne crée pas la nationalité, moins encore la patrie.

« Qu'on abandonne donc une bonne fois des théories dénuées de tout fondement et criminelles dans leurs applications pratiques, qui prétendent transférer à la Flandre ou à la Wallonie les prérogatives qui n'appartiennent qu'à la Belgique! En fait — nous le savons bien et nous en remercions Dieu — la masse de la population répugne et restera toujours étrangère à ces rêveries insensées; elle ne permettra jamais qu'on porte la main sur la Patrie belge! »

Et voilà dénoncé une fois de plus le néfaste : de taal is gansch het volk, qui a fait tant de ravages en Flandre.

◆ Mais quel dommage que la Belgique officielle ne songe pas à mettre mieux à profit l'année du Centenaire pour tuer une bonne fois toutes les tentatives séparatistes! Certes « la masse de la population répugne à ces rêveries insensées », mais l'atmosphère est assez trouble pour que des équivoques persistent et que de criminelles menées trouvent un peu partout de fâcheuses complacités.

Aujourd'hui même la Flandre commémore la bataille des Eperons d'or. Ils sont évidemment rarissimes les Flamands qui ont de cet événement une notion exacte et qui ne projettent pas de façon naïve et simpliste leur mentalité et leurs aspirations de 1930 dans un XIV^e siècle où les conditions politiques et sociales étaient tout à fait différentes. Mais qu'importe! Il reste, et d'éminents historiens l'ont suffisamment démontré, que 1302 est une des grandes dates de notre histoire nationale qui devrait être célébrée pour et non pas contre la Belgique contemporaine.

Rappelons ce qu'écrivait M. L. van der Essen, professeur d'histoire à l'Université de Louvain :

« Aussi, le 11 juillet devrait-il être un jour de fête nationale belge. Que les Flamands le fêtent spécialement, c'est fort bien; mais tous les Belges devraient s'y associer. Ce jour-là, le drapeau national devrait flotter fièrement à toutes les fenêtres. Et si, à côté ou en même temps, certains arboraient le drapeau au lion de Flandre, qu'au lieu de les conspuer, on les en félicite. Leur geste est beau, car il associe le patriotisme régional au patriotisme national. Et il est symbolique, et historiquement vrai, c'est sous le drapeau au Lion que combattirent les héros de 1302 et c'est le drapeau au Lion qui a rendu possible, plus tard, l'existence du drapeau tricolore.

« Si le drapeau de 1302 a été, hélas! prostitué par les ennemis de la Patrie, ce n'est pas une raison pour que les vrais patriotes ne lui rendent pas une signification qu'on n'aurait jamais dû laisser s'obscurcir! »

L'occasion était unique, en cette année du Centenaire, pour polariser dans le plan Belgique tout ce que représentent les Eperons d'or dans l'exaltation racique et culturelle qui travaille l'âme flamande, et pour enlever une bonne fois jusqu'à la moindre trace du venin anti-

belge que les faux prophètes d'une Flandre autonome s'appliquent à introduire dans cette fête du 11 juillet. Pourquoi n'avoir pas déclaré officiellement que les Flamands ont mille fois raison de commémorer la victoire de Groeninghe? Pourquoi ne pas s'être associé officiellement à sa célébration en 1930? Pourquoi n'avoir pas arboré le drapeau au lion — qui rendit possible le drapeau tricolore! — sur une aile du Palais royal? Pourquoi n'avoir pas trouvé le moyen de rendre un hommage officiel, aujourd'hui, au Vlaamsche Leeuw?...

Partout, en Flandre, les pouvoirs locaux fêtent le 11 juillet, pour-quoi le pouvoir central ne s'est-il pas mis, cette année, à leur tête?...

Dans un petit livre dont on ne saurait assez recommander la lecture ce mois-ci — Les Méditations pour le Centenaire, du comte Louis de Lichtervelde — l'auteur écrit excellemment : le « régionalisme avec ses symboles anciens ou nouveaux, avec ses chants, avec tout son contenu sentimental, doit être accepté et exalté dans une effusion plus haute. A ce point de vue, de graves erreurs, des manques de tact fréquents ont été commis. Pourquoi laisser plus longtemps accaparer par les ennemis de la Belgique le noble chant du Vlaamsche Leeuw, le lion héraldique et toutes sortes de signes qui émeuvent l'âme populaire? »

Notre éminent Premier Ministre récolte journellement des hommages très mérités. Il a rendu à la Patrie les plus grands services. Aussi regrette-t-on d'autant plus vivement qu'il ne paraît pas avoir assez conscience du rôle historique qu'il eût pu, et qu'il pourrait encore jouer dans la pacification définitive de la querelle belge. Avec quels regrets, ceux qui applaudissent à sa brillante et salutaire action gouvernementale, n'ont-ils pas lu dernièrement qu'à une question insidieuse posée par un fanatique du frontisme au sujet des honneurs à rendre « par exemple aux fêtes du 11 juillet », par la force publique, au chant national flamand, il n'ait trouvé à répondre que : « il n'y a, en Belgique, qu'un chant national, La Brabançonne!... » Il doit savoir pourtant l'écho qu'a eu en Flandre, l'hommage rendu par le Roi, à Bruges, au lion héraldique et au Vlaamsche Leeuw...

11 juillet 1930! Une belle occasion perdue pour l'union nationale...

◆ On ne dénoncera jamais assez l'anticatholicisme militant de l'Université de Bruxelles, plus particulièrement celui de sa faculté de médecine. Même la Gazette reconnaît que « le fait d'aller à la messe [y] est considéré comme un empêchement définitif pour tous ceux, quelle que soit leur opinion politique, même s'ils se réclament ouvertement du libéralisme, qui désirent accéder à une chaire ».

Et voilà pourquoi aucun professeur de Bruxelles n'a jamais abouti, comme tel, à conduire ses élèves à la vérité catholique. Pourrions-nous dire que la recherche scientifique vraiment loyale et désintéressée y puisse mener vient d'être montré à nouveau par la conversion retentissante d'un mathématicien éminent, l'un des plus grands actuellement vivants, le professeur Whittaker, de l'Université d'Edimbourg. Ce savant de réputation mondiale vient d'être reçu dans l'Eglise catholique par notre cher ami le R. P. Albert Gille, le vaillant apôtre du clergé indigène aux Indes, actuellement curé à Edimbourg.

◆ Le vicomte Van de Vyvere, ministre d'Etat; le R. P. Rutten, sénateur; le R. P. Nieuwland, bénédictin de Mareésous, ont rencontré chez Mgr Poels, à Heerlen, dans le Limbourg hollandais, cinq personnalités catholiques allemandes.

Et au lieu de crier a priori : quelle honte! il faut au contraire se féliciter de cette première rencontre et espérer vivement que de cette prise de contact sortira un utile travail de rapprochement. Oui, il faut agir avec prudence, mais il faut agir! Quand la prudence est partout, aimait à répéter le cardinal Mercier, le courage n'est nulle part.

La littérature française au XVIII^e siècle⁽¹⁾

III

C'est bien, en effet, vers le romantisme que se dirige le XVIII^e siècle. Il suffit, pour le voir, de suivre les différences d'intensité par lesquelles va passer ce retour à la nature.

Au premier degré, il a un sens simple, immédiat : c'est le goût pour les sciences naturelles, c'est aussi le goût pour la campagne, et la campagne la plus voisine, banlieue de Paris et des grandes villes où l'on va de plus en plus faire « weekend » comme nous dirions aujourd'hui, passer le dimanche et les vacances. Alors commence cet art de la promenade, si particulier au XVIII^e siècle, et auquel la mode, alors si répandue, de la botanique a tant contribué. Le retour à la nature est à ce moment un plaisir qui s'introduit dans les mœurs. Ce qu'on aime, c'est la nature moyenne, facile, les prés, les ruisseaux, les bocages, à commencer par son propre jardin ; ce qu'on voit, ce sont les détails, une herbe, une fleur, un oiseau.

Au second degré, l'on cherche le pittoresque, l'accidenté, les paysages que l'on commence d'appeler romantiques ; on cherche la solitude, afin de rêver et de méditer. On se met à voyager, dans la province, dans les régions montagneuses de la France. C'est alors que la Suisse devient à la mode. En même temps deviennent à la mode les célèbres jardins anglais. En même temps aussi le sentiment de la nature se précise en philosophie. Ce n'est pas encore l'opposition à la raison, ce n'est qu'une conséquence de la raison, de l'empirisme, de la science : déjà l'idée que la nature est bonne, qu'il ne faut pas lui imposer de contrainte, qu'elle est dans le cœur de l'homme comme la raison est dans sa tête, qu'on a tort de la négliger, elle et le sentiment. Les premières influences anglaises, celles des romanciers, de Richardson sont en train de s'exercer. Mais les écluses ne seront ouvertes que par Rousseau.

Au troisième degré, en effet, à partir de Jean-Jacques, de la *Nouvelle Héloïse*, de l'*Emile*, le mouvement du retour à la nature devient d'abord une philosophie en pleine réaction contre le rationalisme, une philosophie du sentiment, puis une réaction, révolutionnaire, au moins en théorie, contre la civilisation ; enfin, ce qu'on appelle maintenant en histoire littéraire, le préromantisme. La nature, ce n'est plus seulement un plaisir, c'est une aspiration, un rêve, une nostalgie, même une révolte.

* * *

Et voici maintenant éclore la « sensibilité ».

Cette fameuse sensibilité du XVIII^e siècle est indéfinissable. Ce n'est point seulement la faculté d'éprouver du plaisir ou de la douleur ; ce serait bien plutôt la faculté d'éprouver le plaisir à un degré tel qu'on en souffre, de se complaire dans sa mélancolie ou dans sa tristesse, de les rechercher comme un plaisir. Epanchement du sentiment, trop longtemps comprimé, dans la nature, dans le paysage, sur tous les hommes, mais aussi sur tous les animaux, sur toutes les plantes. Besoin de s'attendrir, de pleurer, de verser de douces et abondantes larmes, de tout éprouver et de tout exprimer au superlatif. L'homme sensible est d'abord un adversaire de la froide raison, qui lui fait peur ; il est ensuite un adversaire de la vie mondaine. La corruption des mœurs, voilà ce qui l'attriste et qui l'indigne. Pour y échapper, pour échapper aux salons et aux philosophes, il se réfugie dans la nature avec un Rousseau, un Gessner, ou un Ossian sous le bras. Car l'homme

sensible est un grand lecteur, mais il a cette habitude — il le prétend du moins — de ne pouvoir lire qu'à la campagne, assis au pied d'un chêne, au bord d'un ruisseau, à la lisière d'une forêt. Nous soupçonnons tout ce qui entre de littérature dans la sensibilité ! L'homme sensible est un bucolique : il y a toujours du berger en lui. L'homme sensible est un romanesque : il imite toujours quelque héros de roman, il est toujours amoureux d'une Clarisse, d'une Paméla, d'une Julie ou d'une Virginie. L'homme sensible est un moraliste : il prêche toujours la vertu. L'homme sensible enfin est un philanthrope, un ami de l'homme : il caresse la tête des petits enfants qu'il voit jouer au bord de la route, il se découvre devant les respectables vieillards, il verse le contenu de sa bourse dans la main du malheureux, il tient des discours aux noces villageoises ; son ambition serait d'avoir pour ami un bon sauvage, un nègre fidèle ou un sage Chinois. Car le mot d'humanité a changé de sens : il ne désigne plus seulement l'ensemble des hommes, mais une vertu faite de bienveillance, de compassion, de pitié. Enfin, l'homme sensible est un optimiste qui attend avec émotion la transformation pacifique de la société, l'avènement de l'âge d'or.

C'est par tout cela, c'est par cet optimisme, que la sensibilité du XVIII^e siècle diffère du mal du siècle romantique. Pourtant, laissons-la évoluer. Sous le règne de Louis XVI, la mélancolie gagne, et ce n'est déjà plus la douce mélancolie. C'est une tristesse, une lassitude. On est las de la société trop brillante, de la sensualité à laquelle on avait réduit l'amour ; on est las d'une vie intellectuelle trop adonnée à la critique, à l'analyse, qui se dessèche dans les spéculations ou les systèmes. Alors, l'ennui commence. On commence de se dire : « A quoi bon ? » Et voici maintenant le règne des désirs sans but, des attendrissements vagues, des rêves sans objet, des imaginations sans limites. C'est l'époque des âmes vagabondes, comme les appelle M. Daniel Mornet. Et M. Mornet ajoute : « Le plaisir de s'émouvoir est de ceux dont on se lasse. Il est aussi de ceux qui s'émoussent. Même nouvelles, les raisons du plaisir restent vaines lorsqu'elles trahissent des émotions déjà goûtées. Avec les choses qui changent, il faut vite les choses qui bouleversent ». On appelle donc, avant René, les « orages désirés ». Pourtant, on pressent la catastrophe prochaine et on la redoute. La révolution qu'on voit venir, qu'on souhaite, à laquelle on travaille, à laquelle on va s'abandonner, avant même d'éclater agit déjà sur les nerfs, car les nerfs sentent l'orage alors que le ciel est encore bleu. La frénésie, l'hypocondrie, le désespoir même apparaissent. Où se réfugier, sinon toujours dans la nature, sinon dans les pays les plus lointains ou dans le plus profond passé ? Combien, avant l'émigration, émigrent déjà par la pensée, l'étude, le rêve, aux temps des Celtes, dans l'Ecosse d'Ossian, en Amérique ou dans les îles ! Mais le refuge suprême, on le trouve surtout dans l'amour, non plus l'amour sensuel, à fleur de peau, non plus même dans l'amour sentimental, mais l'amour passion, tel qu'il s'exprime, par exemple, dans les lettres brûlantes de M^{lle} de Lespinasse. C'est M^{lle} de Lespinasse qui a écrit : « Il n'y a que la passion qui soit raisonnable ». Elle se sent plus malheureuse que les mutilés des Invalides, car on peut les plaindre et les soulager ; mais tout ce qu'il y aurait de bonheur et de genre de bonheur sur la terre ne pourrait rien pour elle, c'est pourquoi elle appelle la mort.

Dès avant la Révolution, nous constatons donc les premiers symptômes du mal du siècle. Le romantisme est à la porte. Il n'est pas étonnant que les femmes en soient les premières atteintes, les premières à l'exprimer. Il n'est pas étonnant non plus qu'il le

(1) Voir la *Revue Catholique* des 20, 27 juin et 4 juillet.

aille chercher en marge de la littérature, dans les lettres, dans les mémoires ou des journaux intimes, en des récits de voyages, dans tous ces papiers inédits que M. Daniel Mornet a patiemment colligés. Là, en effet, nous trouvons des témoignages sincères; là, nous pouvons constater l'état des âmes. Là est la source du romantisme.

* * *

Un des effets les plus importants de ce retour à la nature, de cette réaction contre la raison, de cette explosion de sensibilité, a démonstration la plus frappante de ce retournement dont nous parlions tout à l'heure, c'est le réveil du sentiment religieux. Sous le signe de la raison, Voltaire, les encyclopédistes et, à leur suite, les idéologues, s'étaient armés contre la foi, contre la « superstition », de l'ironie comme du raisonnement, de la démonstration scientifique comme de ce qu'ils appelaient le bon sens; ils l'avaient dressé une contre-Eglise, celle de l'humanité, du progrès indéfini, des lumières. Mais on n'étouffe pas en vain, ni longtemps, l'un des besoins les plus impérieux du cœur humain. La revanche, ce fut, d'un côté une floraison d'illuminisme et de mysticisme dévié; de l'autre, un retour progressif au catholicisme.

Le premier de ces mouvements vient d'être étudié par un Bernois, un Jurassien, M. Auguste Viatte, dans une thèse en Sorbonne sur les sources occultes du romantisme de 1770 à 1820 : deux gros volumes, extrêmement importants parce qu'ils nous font voir tout un aspect du XVIII^e siècle que nous n'avions jusqu'alors qu'entrevu. Nous constatons que, dès 1750, mais surtout à partir de 1770, il se produit un véritable pullulement de sectes les plus bizarres, de superstitions les plus grossières. Cet illuminisme a deux sources : l'une est française et nous ramène à M^{me} Guyon, au quietisme; l'autre est étrangère et nous conduit en Suisse, en Allemagne et en Suède, à Swedenborg, à Boehme, à Jung Stilling

Dutoit-Membrini, à Lavater. C'est l'époque de Saint-Martin, de Lessner, de Cagliostro, de Cazotte, l'époque des loges maçonniques, des illuminés d'Avignon, de l'Eglise intérieure et du crypto-catholicisme. On constate avec quelle rapidité l'illuminisme s'est répandu dans les salons, dans les cours, dans l'entourage même des philosophes. On constate les formes bizarres qu'il a prises, — bizarres, et surtout contradictoires, puisqu'il y a un illuminisme chrétien avec Saint-Martin et un illuminisme païen, matérialiste, avec Restif de la Bretonne, le « Rousseau du ruisseau », un illuminisme réactionnaire et un illuminisme révolutionnaire. On constate surtout, avec stupeur, jusqu'à quel degré de bêtise — ce mot n'est pas trop fort — jusques à quelles aberrations, quelles déviations, ce mysticisme corrompu a conduit toute une élite de l'époque dite des lumières. Des figures inquiétantes se dessinent, moitié apôtres et moitié filous, dupes et dupes, alchimistes, magnétiseurs, prophètes, guérisseurs, tireurs de cartes. On sent une société en décomposition, l'approche d'une sanglante catastrophe, une sensibilité devenue morbide, bref toutes les odeurs de la décadence. Mais on y sent autre chose : le romantisme qui se prépare, la réaction contre le rationalisme, le retour à l'orthodoxie.

Ce retour à l'orthodoxie, M. Pierre-Maurice Masson l'a étudié dans son grand ouvrage, hélas! posthume, sur Jean-Jacques Rousseau et le sentiment religieux. Ce que M. Viatte vient de faire pour l'illuminisme, Masson l'avait déjà entrepris pour cette évolution qui mène de la *Profession de foi du Vicaire savoyard* au *Génie du Christianisme*. Désormais, ce fait d'histoire littéraire est acquis : on passe du déisme protestant de Rousseau au catholicisme de Chateaubriand, et l'on y passe d'une manière progressive et régulière. Jean-Jacques surgit contre les philosophes comme le défenseur, non pas d'une orthodoxie, d'une Eglise, que ce soit celle de Rome ou celle de Genève, mais du sentiment religieux, du sentiment chrétien. Il apparaît à un moment, où, sous l'effort du mouvement philosophique, les représentants du christianisme se trouvent dans un état d'infériorité complète. Réduits à la défensive, ils n'ont que les vieilles armes, passablement usées, de l'apogée traditionnelle, à opposer aux armes toutes neuves de la raison, de la science. Féron, qu'une récente étude vient de réhabiliter, est le seul adversaire sérieux. Mais que peut tout son esprit, toute sa vaillance contre l'esprit de Voltaire? Et que peuvent les plumes de l'*Année littéraire* contre les tomes de l'*Encyclopédie*? Féron défend une cause qui semble discréditée. Pourquoi? Parce que l'on n'a pas encore trouvé le terrain de combat, les positions

nouvelles, les arguments qui porteraient et permettraient de reprendre l'offensive. Or c'est Rousseau qui les apporte aux défenseurs de l'orthodoxie. La religion est un besoin de la nature humaine; elle seule peut remplir toutes ces âmes sensibles que la raison ne satisfait plus; Dieu est dans la nature, et c'est dans l'Evangile qu'on trouve la seule morale capable de réformer la société. On voit tout ce que les chrétiens pouvaient tirer de ces thèses. D'abord, nous assistons à un réveil du théisme qui s'oppose à l'athéisme, et même au simple déisme; ensuite, par une pente toute naturelle, c'est vers le christianisme que les esprits vont se sentir porter le christianisme traditionnel à la France, c'est-à-dire le catholicisme. Malgré les condamnations dont il fut l'objet, lui et ses ouvrages, malgré la lettre de Mgr de Beaumont, archevêque de Paris, c'est bien Jean-Jacques qui fournit au clergé les thèmes de ses prédications. Tout à coup, on s'aperçoit combien est touchante la religion catholique, avec ses églises, ses cérémonies, son type du curé de campagne, remis à la mode par le vicaire savoyard, ses cimetières aux croix fleuries remis à la mode par l'influence de Gray. Le mouvement du retour à la nature englobe donc le catholicisme comme un des éléments essentiels du paysage romantique, du paysage qui parle à l'âme : les harmonies de la religion prolongent et complètent celles de la nature. Le genre troubadour et la mélancolie noire, à la suite des castels et des ruines, remettent en vogue les monastères, les ordres religieux. Tout le *Génie du Christianisme* est en germe dans une foule d'écrits, inédits ou simplement oubliés, que M. Masson a rendus au jour. Entre Jean-Jacques et François-René, Bernardin de Saint-Pierre fera le pont. La secousse de la Révolution achèvera l'ébranlement des esprits et des âmes. Ici encore, nous avons le commencement du romantisme, du premier romantisme, celui de 1802, date à laquelle paraît le *Génie du Christianisme*. Rappelons ici l'argument essentiel de son introduction : « Il fallait ne pas prouver que le christianisme est excellent parce qu'il vient de Dieu, mais qu'il vient de Dieu parce qu'il est excellent ». L'apologétique nouvelle ne pouvait que s'appuyer sur la sensibilité, tout comme au XVII^e siècle, celle de Pascal ne pouvait se fonder que sur la connaissance de l'homme.

* * *

On l'a sans doute remarqué : ce retournement qui s'opère, à partir de 1750, est puissamment favorisé par les influences étrangères. On a prétendu que ces influences dénationalisaient — excusez le barbarisme — la pensée française, et l'on a même voulu y voir avec M. Louis Reynaud, une sorte de conspiration germanique contre la France même. En réalité, le classicisme épuisé rendait une transformation nécessaire, la sécheresse rationaliste provoquait un réveil de la sensibilité; mais ce n'était, ni en France, ni dans les deux autres pays latins dont l'influence fut si considérable au XVI^e et au XVII^e siècle, l'Italie et l'Espagne, ni même dans l'antiquité, qu'il fallait d'ailleurs être préparé à mieux comprendre, que pouvaient se trouver les germes de cette transformation. L'impulsion qui devait provoquer le réveil ne pouvait partir, ni de la France, ni du Midi. Elle ne pouvait partir que du nord, c'est-à-dire de nations sur lesquelles l'influence du classicisme avait été faible, ou qui n'avaient même point subi cette influence. En premier lieu l'Angleterre, et cela pour des raisons de prestige politique, ensuite pour des raisons scientifiques et philosophiques. L'Angleterre n'était-elle point devenue la grande puissance rivale, celle qu'on admire autant qu'on la combat? N'était-elle point non plus la patrie où Voltaire, où les philosophes venaient de trouver des maîtres comme Newton, surtout comme Locke? La littérature suivit. Son influence commença par celle des poètes anglais les plus proches de l'esprit classique, Milton, Pope et Dryden. Elle se poursuivit par Milton qui, mieux que le Tasse, avait réussi cette épopée chrétienne vainement ou ridiculement tentée par un Chapelain ou un P. Lemoine, ce merveilleux chrétien opposé au merveilleux païen dont Chateaubriand nous donne la théorie dans le *Génie du Christianisme* et l'application dans les *Martyrs*. Elle continua par les romanciers, surtout par Richardson dont le réalisme, la sentimentalité, les préoccupations moralisantes firent le succès en France à partir de l'abbé Prévost. Il y eut ensuite une nouvelle équipe de poètes : ceux du sentiment de la nature, comme Thompson, ceux de la mélancolie, la mélancolie de la mort et des cimetières, Young, Hervey, Gray. Shakespeare vint ensuite, découvert par Voltaire, traduit par Laplace et Le Tourneur, réduit en tragédies classiques par l'honnête et

tremblotant Ducis : Shakespeare posait une question très importante et très débattue, le renouvellement du théâtre, et l'on se battit pour ou contre Shakespeare toute la seconde moitié du XVIII^e siècle. Enfin, il y eut l'Ossian de Macpherson et l'histoire de cette supercherie littéraire a été écrite, son influence extraordinaire expliquée par M. van Tieghen : avec Ossian, nous entrons déjà dans le romantisme. Mais il ne faut pas oublier non plus les célèbres jardins anglais qui, bien mieux que la littérature, expriment dans leurs imitations et leurs exagérations en France même, tout ce qu'il y eut déjà de romantique, au XVIII^e siècle, dans les mœurs, la sensibilité. Aussi bien l'adjectif romantique est-il venu d'Angleterre pour désigner, vers 1770, tout d'abord un paysage solitaire, pittoresque, sauvage, un paysage qui fait penser aux Alpes.

En effet, la seconde nation qui influe au XVIII^e siècle sur la France, c'est la Suisse. Dans notre *Histoire littéraire de la Suisse au XVIII^e siècle*, nous nous sommes efforcé de démontrer qu'il fallait séparer historiquement l'influence suisse de l'influence allemande. Certes, l'influence helvétique s'exerce surtout par les paysages, les costumes et les mœurs des habitants, et parce qu'on croit découvrir dans ces petites républiques les vertus primitives de l'âge d'or : sous ce rapport, rien de plus important que les relations de voyage. Mais on découvre aussi les écrivains suisses, parmi lesquels, Rousseau mis à part et au-dessus, deux jousseurs de la vogue et de l'influence : Haller qui révèle les Alpes, Gessner dont la pastorale en renouvelant l'idylle en France même, illustre admirablement le mythe de l'âge d'or, la conception que le XVIII^e siècle se faisait de la nature, exprime admirablement la sensibilité. A sa remorque, la Suisse entraîne l'Allemagne que le XVIII^e siècle connaît fort mal encore, mais il est significatif de constater que l'œuvre allemande qui aura le plus de succès, ce sera le *Werther* de Goethe. Enfin, derrière l'Allemagne et derrière l'Angleterre, voici qu'on entrevoit, dans les brumes et les glaces du septentrion, la Scandinavie dont les Eddas, traduites par un Genevois obscur, Paul-Henri Mallet, à qui une de mes anciennes élèves a consacré une thèse, révèle le type de la poésie barbare, primitive, dont on commence à s'engourdir.

On le voit, toutes ces influences étrangères poussent la littérature française vers le romantisme. Elles lui ont d'abord apporté le mot romantique lui-même. Elles lui ont ensuite apporté tous les éléments essentiels du romantisme : le roman réaliste et romanesque, le théâtre libéré des règles, le sentiment de la nature, et de la nature sauvage, lointaine, nordique ; la forêt, le rocher, l'océan tempétueux, les Alpes et leurs glaciers, l'automne et l'hiver ; le lyrisme, la mélancolie, le goût des ruines, de la mort et des tombeaux ; le goût du moyen âge, la nostalgie du passé, le vague des passions et le mal du siècle. Mais de tous ces éléments, le XVIII^e siècle n'a su dégager que des théories : par exemple. Diderot nous donne la théorie du drame romantique et réaliste que s'efforcera de réaliser le XIX^e siècle, une théorie nettement opposée à la tragédie classique. Combien d'autres protesteront, avec lui, après lui, contre les trois unités, contre la rhétorique, rêveront d'une poésie libérée d'une versification devenue entrave à l'expression du sentiment ! De toutes ces influences, le XVIII^e siècle dégagea deux notions essentielles : celle d'une poésie primitive, antérieure aux règles et par conséquent supérieure aux règles ; celle de la liberté du génie. Notions romantiques par excellence, mais dont le XVIII^e siècle ne tira pas pour ainsi dire aucune application sérieuse.

Pourquoi donc le XVIII^e siècle n'osera-t-il être que théoriquement romantique ? Il y a deux causes qui dépendent étroitement l'une de l'autre : les salons, le bon goût classique.

Le XVIII^e siècle fut l'âge des salons, bien plus que le XVII^e. Au XVII^e siècle, les salons se forment et ils exercent une grande influence sur la littérature. Evoquez ici l'hôtel de Rambouillet, la Chambre bleue de la célèbre marquise. Mais le XVII^e siècle est un âge d'hommes ; ce sont les hommes qui commandent, qui déterminent la pensée, la doctrine, le goût, et ce sont les femmes qui cherchent à se hausser au niveau des hommes. Au XVIII^e siècle, il se produit l'inverse ; dès la Régence, les femmes se mettent à la tête du mouvement philosophique. Au XVIII^e siècle, les arts, le mobilier, sont faits surtout pour les femmes la littérature aussi : le succès du roman s'explique par cela. Au XVIII^e siècle, les femmes commencent de se mêler de politique, de conduire même les affaires :

M^{me} de Pompadour fait les ministres, opère le renversement de l'Alliance. C'est le règne des favorites qui s'instaure, dès l'avènement de Louis XV, tandis que Louis XIV n'avait eu que des maîtresses. La littérature et la philosophie se font donc dans les salons trop souvent aussi pour les salons. Mais les salons se tiennent généralement à égale distance entre la hardiesse et la timidité entre les idées anciennes et les idées nouvelles, le goût ancien et le goût nouveau. Au XVIII^e, les salons sont assez hardis qu'il s'agit des idées, mais assez timides quand il s'agit du goût. On y sent toujours la résistance de la politesse des convenances des conventions : celles-ci d'ailleurs enveloppent de sucre les idées les plus hardies et les font passer. Ajoutons que les salons sont toujours des écoles de superficialité. Cette superficialité a beaucoup de sérieux de la philosophie, elle devait nuire également au retour à la nature, parce qu'elle réduisit tout en modes. Ce malgré un fait très important : l'ouverture, au XVIII^e siècle de salons bourgeois, et même de salons parvenus à côté de ceux de la noblesse, ce qui est un signe de transformation sociale.

Voici la seconde raison : dès qu'il s'agit, non plus de la théorie mais de la pratique, le XVIII^e siècle demeurera extrêmement timide en face du bon goût, des convenances, des règles. L'histoire de la tragédie, l'histoire de la poésie, sont là pour nous le démontrer. On sent bien qu'il est nécessaire de renouveler la tragédie, mais on n'ose pas le faire. On hésite entre Racine et Shakespeare ; on ne comprend pas qu'après Racine, il faut faire tout autre chose que se borne donc à élargir le choix des sujets, à emprunter ceux du moyen âge, à la Chine, à l'Amérique, à tricher avec les trois unités, à donner plus d'importance aux décors et aux costumes par de timides essais de couleur locale, à faire parfois apparaître un spectre, tirer un coup de canon dans la coulisse, à laisser assassiner quelqu'un sur la scène ; Voltaire, le plus fécond des auteurs de tragédies, et, à tout prendre, homme de théâtre, n'osera guère aller plus loin. En poésie, on n'ira pas plus loin non plus qu'à imiter, de traduire en style classique ou pseudo-classique, avec cette crainte du mot propre que nous révèle l'abus des périphrases des poètes anglais ou suisses, Ossian et les bardes. Cependant s'il n'y a point, en poésie, de souffle nouveau, du moins y sent-on parfois, pour parler comme le temps, de plus tièdes zéphyrs. Il y a parfois du sentiment de la nature dans les poèmes descriptifs, un genre dont les *Seasons* de Thompson sont les modèles. Jardins de Delille ou Mois de Roucher ; à la suite de Gessner, la sensibilité se glisse dans la pastorale, mais c'est surtout l'élément et la romance qui annoncent, de très loin, le retour progressif du lyrisme. Enfin, la versification tend à s'assouplir. Le plus habile versificateur du temps, Jacques Delille, a parfois des hardiesses tout comme Chénier, mais Chénier est un artiste.

Non, ce n'est point dans les vers qu'il faut chercher le renouvellement, la poésie, le lyrisme, oui bien dans la prose. Car ce n'est qu'en prose qu'on se sent libéré des règles. *L'Art poétique* n'avait point réglementé le roman, à peine la comédie. Or, au XVIII^e siècle le roman se donne carrière ; il se substitue peu à peu aux genres à la mode, et qui s'épuisent, à la tragédie. Toutes les formes que le roman va prendre au XIX^e siècle, ont leur origine au XVIII^e : le roman réaliste, le roman sentimental, le roman psychologique, le roman historique, le roman romantique et fantaisiste, sans oublier le roman moral et philosophique, ni même celui d'aventures, et l'on voit naître la nouvelle. Si la comédie classique s'épuise, c'est qu'elle est en vers, mais Marivaux et Beaumarchais ont écrit en prose. Si le drame bourgeois avorte, le mélodrame naît ; en 1799, le *Père* de Népomucène Lemercier est un pur drame romantique.

Sur quoi je voudrais insister, c'est sur l'instrument sur lequel elle-même : avec Rousseau, la même réaction se produit contre la prose rapide, mais sèche, contre la phrase courte et analytique de Voltaire, qui se produit de la nature et de la sensibilité contre la raison. La grande phrase renaît, la grande phrase oratoire, dans cette phrase, non seulement l'éloquence comme l'eût Bossu mais encore le lyrisme comme l'aura plus tard Chateaubriand comme l'aura plus tard en vers Lamartine et Victor Hugo. Certains passages de la *Nouvelle Héloïse* ont en effet un rythme lyrique, contiennent des alexandrins, des octosyllabes, même des stances ; le début des *Incas* de Bernardin de Saint-Pierre ont ébloui certaines descriptions de Bernardin de Saint-Pierre ont ébloui de couleur. C'est donc en cette prose-là, au XVIII^e siècle qu'il faut chercher tout le lyrisme dont le siècle était gros.

Pourtant, ce lyrisme, ce romantisme ne put éclore. Aurait-il même éclos ? Le tempérament français est si peu romantique

il est si foncièrement réaliste et rationnel, logique et classique! Voilà pourquoi une réaction se produisit à la fin du XVIII^e siècle, contre les influences étrangères, contre la sensibilité; ce fut le mouvement du retour à l'antique, il devait produire le seul vrai poète du XVIII^e siècle, André Chénier. Préparé de loin par les progrès de l'archéologie classique, par les travaux de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, dès 1663, par les fouilles d'Herculanium et de Pompéi dès 1748, mais surtout par ce réveil de l'idée païenne qui est à la fois dans le mouvement de la raison et dans celui de la nature, le retour à l'antique ramène l'érudition, les arts, la poésie, la philosophie à l'hellénisme, c'est-à-dire à l'anti-romantisme même. Le retour à l'antique diffère du culte que les classiques avaient pour les anciens par deux aspects fondamentaux : les classiques connaissaient, ils n'admiraient l'antiquité surtout dans les textes, mais maintenant, c'est dans les monuments, dans les statues qu'on la retrouve et qu'on l'admire, et l'archéologie l'emporte sur la philologie; les classiques étaient les tenants de l'ancien régime et de la religion chrétienne, les antiquisants du XVIII^e siècle se font ceux du paganisme et de l'idée républicaine, à l'exemple de la république romaine et de la république de Sparte. C'est expliquer pourquoi la Révolution s'inspire de l'antiquité dans son éloquence, dans ses fêtes publiques, dans ses costumes, dans ses monuments. La Révolution arrête brusquement la naissance du romantisme et les influences étrangères, puisque les Anglais et les Allemands sont ses pires ennemis.

* * *

Mais il est toute une partie de la France qui emporte avec soi le préromantisme du XVIII^e siècle, et qui va retrouver le romantisme authentique et complet à l'étranger : c'est l'émigration dont M. Fernand Baldensperger vient de nous révéler l'importance pour le mouvement des idées en France et pour la formation du romantisme.

Représentons-nous bien que ces 180,000 émigrés, c'est l'élite de la France, de l'ancien régime, c'est la célèbre société française, cette société que toutes les autres prennent alors pour modèle. Mais quels noms trouvons-nous parmi ces émigrés? Ceux de Chateaubriand, de M^{me} de Staël, de Joseph de Maistre, de Bonald, de Sénancour, de Chénédolle, de Jacques Dellié, de Rivarol, de Chamisso et de Charles de Villers, et l'on sait que ces deux derniers deviendront Allemands, que Louis Charles-Adélaïde Chamisso de Boncourt, dit Adalbert de Chamisso, est un nom important dans la littérature allemande.

Que se passe-t-il dans cette émigration? Le retournement s'achève, qui avait commencé dès la seconde moitié du XVIII^e siècle, mais n'avait pu aboutir. Les influences étrangères en avaient été l'un des plus vigoureux propulseurs, mais elles n'avaient pas suffi. Maintenant, ce ne sont plus les Français qui subissent en France même les influences étrangères; ce sont les Français qui sont contraints de vivre à l'étranger, que la Révolution rejettent en Hollande, en Suisse, dans les Allemagnes, en Angleterre, plus loin encore, jusqu'au fond de la Suède, jusqu'au fond de la Russie, jusqu'au fond des Espagnes, jusqu'aux États-Unis même, comme Talleyrand et Chateaubriand. Ils étaient partis, tout imprégnés de philosophie et de voltairianisme, avec une sensibilité à fleur de peau, ayant accepté les modes et les livres d'Allemagne ou d'Angleterre parce qu'il leur faut suivre les modes et lire les livres dont on parle et qu'on traduit; ils étaient partis, pensant revenir bientôt, et victorieux, décidés à ne rien changer à leurs habitudes et à leurs préjugés, croyant au surplus retrouver partout une Europe française. Et voici que l'exil se prolonge, se fait de plus en plus dur; voici l'instabilité, la misère, l'obligation de gagner sa vie, le risque de mourir de faim; voici que se révèle à eux, en Allemagne, en Angleterre, en Espagne, en Pologne, en Russie, une Europe encore féodale quant aux institutions, mais déjà romantique quant à l'esprit et à la littérature. Force leur est de s'adapter à cette Europe, de parler ses langues, de vivre de sa vie, de la servir. Quelles profondes transformations, les plus intelligentes de ces émigrés ne vont-ils pas subir! A quelles réflexions, à quelles méditations ne vont-ils point se livrer! Combien de préjugés purement français, entre autres celui de la supériorité de la France sur tous les autres peuples, ne vont-ils point laisser sur les chemins! La critique du régime et des systèmes philosophiques, le retour au christianisme, la révision de toutes les valeurs sur lesquelles ils avaient vécu, la reconstruction d'une doctrine politique et

sociale, voilà pour les idées. Et voici pour la littérature : l'abandon progressif du classicisme, les hardiesses décisives en ce qui concerne la réforme du théâtre, le retour définitif au moyen âge, un sentiment de la nature qui atteint enfin à sa profondeur, le romantisme en un mot. Car c'est bien le romantisme, c'est tout le romantisme que les émigrés vont ramener progressivement en France, La rupture de l'ancienne vie de société, le plus ferme soutien de tout l'ancien régime et de toute la civilisation, s'est opérée autant par l'émigration que par la Révolution elle-même, et d'une manière bien plus décisive, puisque l'émigration, c'est le dépaysement complet, la solitude, la mélancolie, par conséquent l'individualisme. Et c'est aussi le mal du pays, par conséquent une transformation profonde du patriotisme, et, pour les émigrés, la même transformation que 1789 et 1793 viennent d'opérer dans le peuple français. Jusqu'alors, en effet, pour la noblesse, pour la bourgeoisie privilégiée, pour le clergé, le patriotisme, c'était l'attachement au roi. « Où sont les fleurs de lys, là est la patrie. » A ce dicton féodal se substitue l'attachement à la terre : attachement au sol chez le paysan français que la Révolution a rendu propriétaire, et la victoire de Valmy démontre que ce paysan entend maintenant la défendre jusqu'à la victoire ou jusqu'à la mort; mais aussi chez les émigrés qui éprouvent soudain la nostalgie de la France, du paysage français, de leur province, de leur endroit, et que saisit la crainte de mourir et d'être ensevelis en terre étrangère. Désormais, la tradition, l'histoire nationale, le sentiment de la nation et du peuple deviennent des réalités vivantes. Ne l'oublions pas : les *Natchez*, *René*, le *Génie du Christianisme*, *De l'Allemagne*, les *Soirées de Saint-Petersbourg*, les *Considérations sur la France*, la *Théorie du pouvoir politique et religieux*, même *Obermann*, *Adolphe*, sont des produits de l'émigration, de ses expériences et de son esprit.

Ainsi, le romantisme ou, pour être plus précis, le premier romantisme, celui dont Chateaubriand est le maître, est le résultat de l'émigration. Il est l'œuvre de cette société du XVIII^e siècle dont l'élite a subi la dure, la décisive, voire nécessaire éducation de l'exil et de la souffrance. Curieuse continuité de l'histoire : cette émigration essentiellement catholique et monarchiste, continue et achève ce qu'avait commencé, ébauché à la fin du XVII^e siècle, une autre émigration, mais celle-là protestante, et toute opposée à Louis XIV et à sa politique, celle des huguenots chassés de France par la révocation de l'Édit de Nantes. L'émigration démontre combien il est simpliste de confondre romantisme avec Révolution, quand le romantisme, à son apogée et dans ce qu'il a de plus français, c'est la contre-révolution. Ce romantisme-là, c'est le retour à la monarchie, par conséquent l'opposition fondamentale à la république et à l'impérialisme napoléonien; c'est le retour à la religion, par conséquent l'opposition fondamentale à Voltaire et aux philosophes; c'est le retour au moyen âge, par conséquent l'opposition fondamentale au pseudo-classicisme. Du XVIII^e siècle, il ne retiendra que Rousseau et le goût pour les littératures étrangères, Angleterre et Allemagne en tête. Il en retiendra cependant autre chose : cette idée universaliste qu'il existe une Europe, une solidarité européenne, et que la paix est nécessaire à la civilisation. Seulement, ce ne seront plus les conceptions généreuses, mais vagues du XVIII^e siècle, — le citoyen du monde, la nature, l'humanité, — ce seront des principes et des doctrines : le principe monarchique et la doctrine catholique; ce ne sera plus une Europe entrevue de Versailles ou de Paris, parcourue trop rapidement au cours d'agréables voyages, mais une Europe vraiment concrète en sa diversité, parce qu'on l'aura connue, parce qu'on l'aura vécue. Il faudra les désillusions et les échecs de la Restauration, l'état d'affaiblissement morbide dans lequel la brusque fin des guerres napoléoniennes aura laissé une jeunesse enfiévrée d'énergies, de rêves et d'ambitions sans but et sans emploi, — relisez le premier chapitre de la *Confession d'un Enfant du siècle*, — il faudra l'éloignement créateur des légendes, pour que le second romantisme, celui de 1830, déserte le trône et l'autel, pour revenir successivement au libéralisme, au bonapartisme, redevenant anticlérical, révolutionnaire, finisse par le socialisme de 1848.

* * *

Nous voici arrivés enfin à la conclusion de nos leçons sur le XVIII^e siècle :

Ce qui vous aura sans doute frappés, c'est la complexité de ce siècle. Il n'a pas été difficile de vous démontrer ce que j'établis-

sais au début de ma première leçon comme étant les caractères distinctifs de cette époque : le manque d'unité, les contradictions, les contrastes. Mais ce qu'il faut retenir, c'est que toutes les idées, tous les courants, toutes les modes, toutes les tendances s'influencent et se pénètrent réciproquement. Vous savez ce qu'on appelle en physique l'osmose : lorsque deux liquides se trouvent séparés par une cloison poreuse, il se produit, par infiltration réciproque, un mélange des deux liquides. Or, tout le XVIII^e siècle est un constant phénomène d'osmose intellectuelle. Ce phénomène est d'abord peu sensible durant la première moitié. Il s'accroît à partir de 1750. Sous le règne de Louis XVI, à la veille de la Révolution, la confusion est complète.

Des œuvres comme celles de Jacques Delille, de Florian, de Bernardin de Saint-Pierre répercutent tout, mêlent tout, confondent tout : influence de Voltaire, influence de Rousseau, influence de Gessner, d'Ossian, exotisme américain, genre troubadour, retour à l'antique, ce qui leur donne un très grand intérêt historique et psychologique. Mais les plus grands n'y échappent point : Rousseau, avec son masque de Caton, et son apreté romaine, est dans toute une partie de son œuvre, déjà un antiquisant. Voltaire, dans son théâtre, emprunte des sujets au moyen âge; *Zaïre* est une tragédie chrétienne, et *Zaïre* date de 1732 : lisez-la, c'est du mauvais classique; voyez-la jouer, c'est un drame romantique; en 1760, *Tancrède* est un sacrifice au genre troubadour. Diderot n'est qu'un écho sonore. Dans la moitié de son œuvre, il est encyclopédiste; dans l'autre moitié, en revanche, c'est un préromantique.

C'est que le XVIII^e siècle est l'âge des grands courants. Ces courants ont autant d'importance, sinon plus que les hommes et que les œuvres. Nous avons tenté de les suivre l'un après l'autre; en premier lieu, le mouvement philosophique, le courant de la raison; en second lieu, le mouvement de la nature, le retour de la nature. Nous avons aussi marqué sur notre carte les affluents, comme l'influence des sciences naturelles, du réformisme politique, de l'exotisme ou des influences étrangères. Nous avons aussi marqué les contre-courants, comme le « retour à l'antique ». Mais nous avons surtout cherché à quoi tous ces courants et contre-courants se ramènent : le conflit entre la nature et la raison.

On ne comprendrait rien au XVIII^e siècle, si l'on ne voyait pas en lui ce conflit entre la raison et la nature. Ce conflit seul nous explique le manque d'unité, les contradictions et les contrastes où nous avons vu le premier caractère de cet âge, ramené à un centre ces mouvements généraux ou secondaires où nous venons de voir le second caractère du XVIII^e siècle. Ce conflit, qui prit souvent l'allure d'un drame, s'achève par la mort, dans l'histoire politique et sociale, de l'ancien régime, dans l'histoire littéraire, du classicisme, par la victoire de la Révolution, puis du romantisme.

Car c'est bien, quatrième caractère, vers le romantisme que se dirige, bon gré, mal gré, avec toutes les timidités, toutes les résistances que nous avons signalées, le XVIII^e siècle. C'est ici d'ailleurs que nous apparaît ce qu'il y a nécessairement d'arbitraire dans la division par siècles de l'histoire, de la littérature. Bien que la séparation entre le XVIII^e siècle et le XIX^e soit fortement marquée par la Révolution, et qu'il y ait là un changement de mondes, la continuité entre le XVIII^e siècle et le romantisme est visible à nos yeux. Toute la théorie du romantisme est éparse dans des œuvres du XVIII^e siècle; toutes les tendances du romantisme s'y manifestent, tous les thèmes s'y trouvent. De même que, pour faire l'histoire du classicisme, nous sommes obligés de descendre jusqu'à la Révolution, jusqu'au premier Empire, de même pour faire l'histoire du romantisme, nous sommes obligés de remonter jusqu'à Rousseau, jusque vers 1750. Mais nous aurions aussi à montrer comment le romantisme prolonge le XVIII^e siècle : Chateaubriand est né en 1768, Mme de Staël en 1766; la fin du XVIII^e siècle, ils l'ont encore vécue; leurs œuvres sont un aboutissement du XVIII^e siècle autant que les portiques du XIX^e; Lamartine, celui des *Premières Méditations*, est le poète qui se préparait lentement depuis Rousseau; non seulement Rousseau, mais encore Delille, Voltaire, Parny même sont ses maîtres en style et en versification; lorsque Musset rompt avec le romantisme, c'est pour revenir au XVIII^e siècle.

Il est enfin un cinquième et dernier caractère que nous tenons à souligner ici. Il est moins de la littérature que des hommes. Nous ne pouvons nous empêcher de constater, en effet, ceci, c'est que les hommes ont, au XVIII^e siècle, précisément moins de caractère qu'au XVII^e. Nous prenons le mot dans son sens moral : noblesse de l'âme, fermeté de la volonté, indépendance, et ce des

Lebens ernstes Führen que Goethe nous dit avoir hérité de son père. On ne trouve plus guère au XVIII^e siècle des écrivains qui eurent la tenue, la beauté morale d'un Boileau, d'un Bossuet, d'un Pascal, ni même cette « respectabilité » qu'ont possédée presque tous les écrivains du XVII^e.

Si nous comparons les plus grands aux plus grands, combien un Voltaire, un Rousseau, un Diderot nous paraissent inférieurs! C'est qu'il y a, au XVIII^e siècle, un abaissement des valeurs morales, une décadence des élites, et même une certaine dégénérescence de la personne humaine. Le règne des salons, l'influence exercée par les femmes, l'apparition du parvenu, du bohème, du déclassé; l'apparition aussi de l'homme sensible, du déséquilibré, du malade, sont des faits que nous sommes obligés de signaler.

Reste que le XVIII^e siècle fut, malgré tout, un grand siècle, si nous entendons par là l'intérêt passionné qu'il éveille en nous, les idées nouvelles qu'il a semées à pleines mains, toutes ses curiosités, toutes ses découvertes, toutes les œuvres qu'il a produites. Il fut généreux, il fut enthousiaste : c'est là sa force. Mais il fut léger, superficiel, il vécut sur des illusions et sur des mythes, et ce fut là sa faiblesse. S'il eut beaucoup d'idées, elles demeurèrent vagues. Cette abondance et cette hardiesse dans la pensée est contre-balancée par une timidité de goût et par un respect des règles classiques qui retardera de plus d'un demi-siècle l'éclosion d'un art nouveau.

En littérature, les parties mortes du XVIII^e siècle sont la plupart de ses œuvres philosophiques : même les meilleures, comme *l'Esprit des lois*, le *Traité des sensations*, *l'Emile* ou le *Contrat social*, il faut du courage pour les relire. Parties mortes aussi que sa tragédie, sa poésie presque entière, sauf quelques bibelots, et sauf l'œuvre, d'ailleurs fragmentaire, d'André Chénier. Mais il nous a laissé des merveilles de délicatesse, d'esprit, d'analyse, de description, d'émotion : les comédies de Marivaux, les romans et nouvelles de Voltaire, *Manon Lescaut*, *Le Mariage de Figaro*, *Les Liaisons dangereuses*, *Le Neveu de Rameau*, *Les Confessions*, *Les Réveries d'un promeneur solitaire*, *Paul et Virginie*, mais encore *Les Epopées de la nature*, *La Grandeur et Décadence des Romains*, voici la bibliothèque de chefs-d'œuvre qu'il nous a léguée. Cela suffit pour nous démontrer quel fut son génie et quelle fut sa richesse, et qu'il n'y a point de culture complète si l'on ignore tout cela.

J'ai fini, Mesdames et Messieurs. J'en ai peut-être trop dit, et je suis loin d'avoir tout dit, d'avoir même dit l'essentiel. Mais j'aurai tout de même atteint mon but si j'ai réussi, d'abord à nous donner l'impression de la complexité du XVIII^e siècle, ensuite à mettre un peu d'ordre et un peu de clarté dans cette complexité où il est si facile de se perdre, enfin à vous rendre le XVIII^e siècle vivant.

GONZAGUE DE REYNOLD,
Professeur à l'Université de Berne
Membre suisse à la Commission de Coopération
Intellectuelle à la S. D. N.

Les gloires du mois de juin 1930

L'année jubilaire, année de dix-huit mois, a fini en apothéose. Chaque dimanche de juin 1930 a vu se dérouler dans la basilique de Saint-Pierre les fêtes incomparables des béatifications et des canonisations. Il y eut deux dimanches de béatifications et deux dimanches de canonisations. Le soir des béatifications, Sa Sainteté est descendue à Saint-Pierre. Ce fut l'entrée solennelle en *Sedia Gestatoria*, avec les sonneries de trompettes thébaines et le chant toujours saisissant du *Tu es Petrus*. Ce furent les acclamations enthousiastes et tumultueuses comme le bruit de la mer, mais répercuté et renforcé par les voûtes de la basilique. Ce fut le silence et l'émotion au moment solennel où le Souverain Pontife, chef de l'Eglise, s'agenouille devant l'image et les reliques des nouveaux

bienheureux, puis leur adresse l'hommage de l'encens et de la prière liturgiques.

Aux canonisations, la part du Saint-Père est plus considérable. C'est à la cérémonie même de la canonisation qu'il participe et tient le premier rôle. Il prononce lui-même la formule solennelle de canonisation, avec l'autorité suprême du magistère ecclésiastique, « à la plus grande gloire des trois personnes divines et pour le progrès et le triomphe de l'Eglise ». Avec plus d'élan et plus d'enthousiasme-encore qu'aux cérémonies de béatification, montent vers le ciel la prière aux nouveaux saints, et à Dieu l'hymne d'action de grâce, le *Te Deum* chanté alternativement par la maîtrise de la Chapelle Sixtine et la foule immense qui remplit la basilique vaticane.

* * *

Le souci d'objectivité historique, scientifique et théologique qui préside aux procès de béatification et de canonisation est si scrupuleux que ce ne sont pas les miracles ni les vertus héroïques qui font aujourd'hui défaut à la Congrégation des Rites, mais la Congrégation elle-même qui est insuffisante à la tâche immense qui lui vient de tous les points de l'horizon catholique. Il y a actuellement quatre cents causes introduites en cour de Rome. Pour chacune de ces causes, il faut au moins six « congrégations ». Ces congrégations doivent être préparées par des études, des enquêtes, des interrogatoires. Le dossier d'une seule cause de béatification et de canonisation dépasse fréquemment le volume de mille pages in-folio. Vous le voyez, les saints attendent moins longtemps à la porte de saint Pierre qu'à celle de son Vicaire.

Pie XI n'entend pas pour autant que la Congrégation se relâche de la rigueur d'investigation ni de la prudence de jugement qui donnent une si grande valeur, même humaine, à ses conclusions. Les candidats à la béatification et à la canonisation n'ont qu'à patienter. Ils le font probablement de meilleure grâce et de meilleur cœur que les zélateurs de leur cause et de leur culte.

Dès qu'une difficulté, surgie au cours du procès, n'est pas complètement et lumineusement résolue, ou lorsqu'un obstacle, même extrinsèque, ne peut être écarté, la cause est remise pour quelque dizaines d'années, parfois pour un siècle ou deux, — telle la cause du saint Cardinal Bellarmin, — souvent pour toujours. Un historien protestant fut un jour autorisé à consulter les dossiers de la Congrégation des Rites. On voulait qu'il pût se rendre compte *de visu* de la manière dont sont menées les enquêtes et les discussions sur les vertus et les miracles des héros pour qui l'on sollicite les honneurs suprêmes de la béatification et de la canonisation. L'examina en détail un de ces dossiers. En le rendant à l'archiviste, il ne put dissimuler son étonnement ni retenir une louange : « Vraiment, dit-il, les héros dont la sainteté résiste à un tel examen méritent l'admiration et la vénération des chrétiens. La vie qui vient de m'être révélée par ce dossier est au-dessus de tout éloge. — Or, répondit simplement l'archiviste, c'est une cause classée et classée définitivement, elle ne reviendra plus sur le tapis; le héros que vous admirez ne sera jamais canonisé ni béatifié. »

En ce qui concerne les miracles requis pour la béatification et ces nouveaux miracles exigés pour la canonisation, afin que Dieu lui-même apporte au procès le témoignage éclatant de Sa Toute-Puissance, la moindre objection scientifique les fait rejeter inexorablement. On est plus difficile à la Congrégation des Rites qu'au Bureau des Constatations de Lourdes. Et cependant, les Postulateurs des Causes de béatification et de canonisation n'ont en général que l'embaras du choix. Etant donné la floraison continuelle du nouveaux bienheureux et de nouveaux saints, on a peine à imaginer ce déploiement d'interventions prodigieuses de Dieu qui constituent comme un cortège innombrable de miracles accompagnant l'Eglise catholique dans sa marche à travers les siècles.

Aux regards de la pauvre humanité, si distraite et si fuyante devant la vérité divine, Dieu multiplie les signes indéniables et incontestables *ita ut sint inexcusabiles*, en sorte que les incroyants, de nos jours comme aux jours terrestres du Messie, soient inexcusables.

Mais l'examen des vertus est plus long et plus rigoureux encore que celui des miracles. Après le procès de l'Ordinaire, il y a un premier procès apostolique, qui peut devancer l'échéance avant laquelle la question de la béatification ne se pose même pas. Car le jugement de l'Eglise veut le recul et la sérénité de l'histoire. Ce premier procès a pour but de sauver le plus de témoignages possible. Ensuite, un second procès apostolique informe sur la réputation de sainteté qui a provoqué l'introduction de la cause. Vient enfin le troisième procès apostolique, qui peut aboutir au décret pontifical sur l'héroïcité des vertus. Après, il faudra un second décret sur les miracles. Ce sera enfin, si la cause est bonne et la Providence favorable, le décret *de tuto*, déclarant que l'on peut procéder avec sécurité à la béatification.

Tous ces décrets sont rendus solennellement et ils donnent au Saint-Père l'occasion d'exercer son magistère en tirant des leçons de ces grandes vies que l'Eglise s'apprête à glorifier.

* * *

Il y a parmi les nouvelles gloires qui viennent de s'allumer dans le ciel de l'Eglise des géants de sainteté. Nous sommes transportés d'admiration par le génie et la puissance de travail, mis au service d'un amour incroyable du Christ et de son Eglise, chez un cardinal Bellarmin, ou par l'intrépidité et la patience héroïques dont firent preuve les martyrs canadiens, notamment celui dont la taille imposante, au physique comme au moral, a fait le chef de cette glorieuse phalange, et dont les bourreaux eux-mêmes sentirent la supériorité, au point qu'ils lui arrachèrent le cœur tout chaud et tout palpitant de la poitrine, et qu'ils en burent le sang, croyant, dans leur étrange et sauvage superstition, en absorber en même temps le courage.

Mais la plupart des nouveaux saints et bienheureux sont d'envergure plus modeste.

Sainte Catherine Thomas, mystique espagnole, est de l'époque de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix, de saint Thomas de Villeneuve et de saint Pierre d'Alcantara. Cependant, beaucoup de nos lecteurs n'avaient sans doute jamais entendu prononcer son nom avant le mois de juin 1930, et peut-être avant de lire cet article, tellement les nouvelles d'agences et de journaux, fussent-elles datées de la Cité du Vatican, passent légèrement sur notre indifférence et notre inattention. Elle est pourtant bien de la race des grandes et hautes contemplatives. Elle n'a pas été mêlée aux luttes et aux réformes religieuses. Elle a été contemplative exclusivement. Ne commettons pas l'erreur naturaliste de la sous-estimer à cause de cette vocation. Un mot sublime, éblouissant, qu'elle prononça immédiatement avant sa mort, suffirait à nous avertir de cette erreur. La chandelle qui éclairait sa cellule venait de s'éteindre. Une sœur s'empressa pour aller prendre une autre lumière. « Oui, dit la sainte, pour vous, mes sœurs, car pour moi, le soleil me frappe le visage. »

Louise Filippini eut à remplir une mission d'apostolat, mais non point de celles dont parle l'histoire avec des mots étincelants. Le cardinal Barberigo, évêque de Montefiascone, eut besoin de toute son autorité et de sa ténacité pour obtenir de cette jeune fille pieuse, mais humble jusqu'aux apparences de la pusillanimité, qu'elle acceptât un rôle de direction dans une œuvre éducative, d'ailleurs bien modeste, qu'il venait de fonder. Il est vrai que cette œuvre allait bientôt grandir et donner naissance à une congrégation religieuse, l'Institut des « Maestre Pie », qui a toujours reconnu

en Louise Filippini sa première supérieure et sa fondatrice principale. La vie et la sainteté de cette humble héroïne ont consisté à faire la classe et le catéchisme, puis à multiplier les œuvres complémentaires de cet enseignement et de cette éducation — nous dirions aujourd'hui des œuvres post-scolaires — ainsi qu'à former les maîtresses que requérait, chaque jour plus nombreuses, l'institution à laquelle, dès son adolescence, elle avait voué sa grande âme sur l'ordre d'un Prince de l'Eglise.

La bienheureuse Paule Frassinetti est une autre éducatrice et fondatrice de congrégation enseignante. Sa Sainteté a placé avec une joie particulière ces deux lumières sur les chandeliers de l'Eglise. Ce sont comme les commentaires vivants et magnifiques de son Encyclique sur l'éducation chrétienne de l'enfance et de la jeunesse.

Théophile de Corte, Frère mineur de l'île de Corse, humainement considéré, n'atteint pas à la cheville du cardinal Bellarmin, mais l'Eglise l'associe dans la même gloire de la canonisation, le même jour, par un même décret et en une seule cérémonie. Sa mission fut d'organiser, recruter et prêcher des retraites, qu'il appelait séraphiques, parce qu'il y présentait l'idéal chrétien sous les couleurs et avec l'éclat que lui ont donnés l'enseignement et surtout les exemples et la vie de saint François d'Assise.

Un autre Franciscain, le capucin bavarois Conrad de Parzham, fut toute sa vie religieuse portier d'un pauvre couvent. Sa cause de béatification a procédé avec une rapidité exceptionnelle, comme naguère celle de Thérèse de l'Enfant-Jésus.

La sainteté n'est pas dans les miracles, bien que l'Eglise, avant de se prononcer, attende cette confirmation divine de son jugement. Elle n'est pas non plus dans l'éclat des vertus et de l'héroïsme qui frappent le plus vivement notre sens. Elle est plus profonde, plus mystérieuse, plus divine. Nous n'avons pas le pouvoir et nous ne devons pas avoir l'audace imprudente et irrévérencieuse de hiérarchiser la perfection et l'héroïsme des saints.

Telle est une des premières leçons que Sa Sainteté a tirée du rapprochement occasionnel ou plutôt providentiel des causes de béatification et de canonisation qui viennent de se conclure.

Dans une des dernières réunions préparatoires à la canonisation des bienheureux Bellarmin et Louise Filippini, le Très R. P. général de la Compagnie de Jésus, — qui s'était chargé d'exprimer au Saint-Père les remerciements des deux Congrégations religieuses et de l'Eglise entière, pour la faveur inestimable de ses canonisations, — rappelait les lenteurs, parfois désespérantes, de la cause du cardinal Bellarmin. La Providence, dit-il, réservait à notre époque et à votre pontificat la glorification de ce grand défenseur et serviteur de la vérité catholique, de ce controversiste redoutable et de cet apôtre irrésistible, afin de nous le donner comme modèle à l'heure où retentit, plus vibrant que jamais, l'appel du Christ et l'appel de son Vicaire à l'apostolat, à l'apostolat des missions lointaines et des missions de l'intérieur, à l'apostolat religieux et sacerdotal, à l'apostolat laïque, à l'apostolat universel.

Oui, répondit le Saint-Père, l'intention providentielle est évidente. Mais je vois, — ajouta-t-il avec une courtoisie charmante et en exprimant une fois de plus son estime et sa reconnaissance extraordinaires pour la Compagnie de Jésus, — dans cette glorification éclatante de Bellarmin, une réponse divine aux attaques dont vous êtes l'objet.

En outre, continua le Saint-Père, la coïncidence de la cause du bienheureux Bellarmin avec celle de la bienheureuse Louise Filippini, nous avertit providentiellement de ne considérer qu'en esprit de foi les merveilles de la grâce. Elle nous rappelle que ce ne sont pas les circonstances qui font les saints. La sainteté peut tenir dans la vie humaine la plus insignifiante aux regards de la nature. Nous sommes tous appelés à la sainteté. La sainteté est possible à tous. Nous ne disons pas la sainteté qui se révélera

par des miracles ou par l'éclat prodigieux de ses vertus, mais la sainteté véritable et essentielle, qui est la vie divine pénétrant et transfigurant notre vie. La sainteté est possible à tous les chrétiens. Tous les chrétiens sont appelés à la sainteté. La sainteté est obligatoire.

A plusieurs reprises, cette vérité divinement honorable pour l'humanité a été énoncée par Pie XI au cours des procès et des cérémonies de béatification et de canonisation dont nous venons d'évoquer les splendeurs.

LOUIS PICARD.

Le sauvetage du monastère du Mont-César à Louvain⁽¹⁾

Notice du R. P. Lefebvre (L)

« Arrivons au récit des faits.

« Depuis le soir du mardi, 25 août, la ville était livrée à feu et à sang. La nuit du vendredi 28 au samedi 29 fut enfin relativement calme : depuis minuit, les flammes continuaient à consumer Louvain, mais nous ne remarquâmes aucun nouveau foyer d'incendie. Le matin, vers 9 heures et demie, un étrange et peu rassurant cortège militaire arriva par la rue de Bruxelles, toute déserte de ses habitants, au pied de la colline du Placet, située à l'extrémité de cette rue. C'étaient sept ou huit soldats allemands à cheval, ayant chacun le revolver au poing ou le fusil entre les mains et encadrant deux officiers en voiture découverte.

« L'un des officiers était, on le saura tantôt, le major von Manteuffel lui-même, commandant à Louvain la 15^e Kommandatur d'étape mobile.

« Descendant de la voiture, les officiers avaient déployé une carte militaire et s'étaient mis à discuter, tout en considérant l'école primaire, construite au pied du Placet, et le couvent des Frères des Ecoles chrétiennes, qui domine cette colline. Intrigués et inquiets, deux de ces religieux sortirent de l'école et s'enhardirent à aller au-devant de ces officiers; l'un de ces religieux, originaire du grand-duché de Luxembourg parlait fort aisément l'allemand, sa langue maternelle. Le major venait de donner, d'un ton violent, un ordre aux soldats : « Si l'on tire de là, vous incendierez ». Le religieux s'avança : « Vos soldats n'ont rien à craindre de nous, nous ne tirerons pas plus aujourd'hui que nous n'avons tiré les jours précédents ». Manteuffel ne prit pas en mauvaise part cette protestation, formulée en excellent allemand, et laissa même s'engager toute une conversation : — « Nous ne comprenons point pourquoi vous incendiez notre ville! » — « C'est, répondit Manteuffel, parce que les étudiants ont tiré sur nous. » — « Les étudiants? Il n'y en a plus à Louvain depuis la déclaration de la guerre, et vous pourriez avoir autant d'ordre à Louvain qu'à Liège sans recourir à ces violents moyens. — « A Liège? mais nous n'y obtenons l'ordre qu'à coups de canon! »

« Indiquant sur la carte militaire le couvent du Placet, Manteuffel leur dit : « C'est bien le Mont-César? » — Les Frères corrigèrent l'erreur. — « Et les Bénédictins? » reprit l'officier, et sur la réponse des Frères, il ajouta : « Et la Vierge? » Les Frères répondirent que le Mont-César, le monastère des Bénédictins et l'emplacement de la Vierge ne faisaient qu'un. Manteuffel se fit expliquer ce qu'étaient ce couvent du Placet et cette école. Il déclara que l'on avait décidé de cesser, dès ce jour, les incendies à Louvain, « à moins qu'une nouvelle agression des habitants n'obligent à les continuer. Néanmoins, ajouta-t-il, le monastère du Mont-César reste condamné : il sera brûlé, parce qu'on a tiré de là ». — « Mais c'est impossible, répondirent les religieux, qu'on ait tiré du Mont-César contre vous; plusieurs des moines qui y habitent, sont eux-mêmes Allemands et les Bénédictins de Louvain sont les confrères de ceux de Maria-Laach, qui sont amis de l'empereur ». Manteuffel affirma de nouveau : « On a tiré de là ».

* * *

(1) Voir la Revue du 4 juillet 1930.

Le major von Manteuffel repéra alors sur sa carte la place exacte du Mont-César, et repartit vers la station par le boulevard Remy. Il devait être à peu près l'heure où il allait revoir le Fr. Van Bergen comme on l'a dit plus haut.

Reprise du mémoire du Frère Césaire Van Bergen (A)

« A 11 heures, écrit le Fr. Césaire, le soldat commis à ma garde revient, et me salueant amicalement, me demande si je veux le suivre. Il m'amène au commandant de la compagnie, groupée autour du square Van de Weyer. C'est l'« Oberleutnant » Reinbrecht. Il est à cheval. L'officier me reçoit avec respect, me tend la main, et me demande si j'ai déjà bu et mangé. Comme je réponds que non, il me donne une bouteille de vin, ainsi qu'un autre petit flacon de Madère, pour mettre en poche et m'en servir au besoin pendant le trajet. Il m'offre aussi du pain, des biscuits et du lard. Les soldats sont là regardant avec étonnement! L'« Oberleutnant » m'inuite à me diriger vers le monastère des Bénédictins, et si possible par l'extérieur de la ville. Il me dit de demeurer constamment à ses côtés, me donne encore un petit gobelet, plein du vin de sa gourde, et nous nous mettons en route.

« Il s'entretient constamment avec moi. J'apprends qu'il est protestant, mais qu'il a du respect pour l'habit religieux des gens d'église. Nous avançons de la sorte, le long du boulevard de Diest, arrivons au canal, traversons le pont, et montons la pente jusqu'au Mont-César. Arrivé devant l'abbaye, le commandant fait occuper toutes les hauteurs des environs; et fait entourer les murailles de sentinelles. Il fait avancer le reste de ses troupes jusque devant l'entrée du monastère, et dans les taillis. Il crie ensuite à ses soldats d'une voix tonnante : « Vous ne tirerez pas un coup de feu, vous m'entendez n'est-ce pas, pas un, sans que je vous l'ordonne expressément! » Si des religieux sortent, faites-les prisonniers, mais sans tirer; sinon, moi-même, je vous brûle la cervelle! » On fait alors des perquisitions, chez les personnes qui occupent les habitations devant l'abbaye — sans découvrir quoi que ce soit. L'« Oberleutnant » place des soldats près de l'entrée du monastère et à la porte de la chapelle. Ensuite il se rend à cheval, avec le trompette et moi, jusqu'à la porte principale du couvent. Il ordonne de sonner du clairon à trois reprises. Un silence de mort règne partout. Je n'oublierai jamais cet instant-là! Cela me fit songer aux trompettes du jugement dernier. Après cela, Reinbrecht m'ordonna de sonner trois fois à la porte de l'abbaye. On n'ouvre pas. Il me semble cependant avoir entendu des pas. Le « Oberleutnant » est ému.

« A présent, dit-il, je dois recourir à la violence. Père, sonnez une dernière fois », poursuivit-il. Comme on n'ouvre toujours pas, il fait apporter plusieurs paquets de dynamite, qu'on place devant la porte, en trois petits tas. Près de chaque tas, on attache une longue mèche et on couvre l'explosif d'un peu de terre. Le feu est mis aux mèches, et le commandant m'ordonne de le suivre. Toujours à cheval, il s'éloigne en toute hâte, et je fais de même. Peu d'instant après de violentes détonations retentirent. Bien qu'étant à grande distance de la porte, un morceau de pierre de taille fut projeté jusqu'à nous. La porte d'entrée était enfin forcée. On trouve beaucoup d'objets réduits en miettes dans l'atrium. Avec soin, les morceaux de dynamite restants furent recueillis et déposés sur la fenêtre à côté, puis nous entrâmes dans l'abbaye. Les soldats cachés dans les taillis nous suivirent. Le « Oberleutnant » donne à nouveau quelques ordres. Les portes fermées à clef sont enfoncées à coups de hache. On ouvre les fenêtres; on casse les vitres à coups de crosse de fusil. On entre dans la bibliothèque. Un des officiers me dit qu'il est catholique. « C'est un curieux métier, Monsieur, que vous exercez », me dit-il. Un soldat me conseilla de demander les livres et de les transporter sur une charrette à notre couvent de Blauwput, « car, dit-il, des couvents on peut toujours les rebâtir, mais comment reconstituer une telle collection de livres? Ce serait irréparable! » La voix de Reinbrecht se fait entendre de rechef. Je dois rester près de lui. Nous entrons à la chapelle. Le commandant est profondément ému. Montrant le tabernacle : « C'est là, n'est-il pas vrai, ce que vous autres catholiques, vous avez de plus sacré, dit-il? Qu'en faire? » — « Mais, répondis-je, le sauver! » — « Eh bien, c'est à vous de le faire, répartit-il. Combien de soldats voulez-vous pour vous aider à l'enlever? » — Deux hommes suffiront, Monsieur, à emporter ce tabernacle. Aussitôt on le transporte hors de la chapelle, de même que la croix du maître-autel, le lutrin du chœur, etc. En toute hâte je cherche la clef du tabernacle dans la sacristie et je l'y trouve

heureusement. De suite, je pus constater que les saintes hosties avaient été consommées. La lampe du Très Saint-Sacrement était cependant encore allumée.

« Les chaises sont mises en tas, les cierges enlevés des chandeliers et tout est disposé pour l'incendie. Dans la sacristie, on fouille tout. Le commandant voulut sauver encore les objets les plus précieux. On fracture le coffre-fort, et on entasse calices, ciboires et ostensoirs dans un panier qu'on transporte à l'extérieur, ainsi qu'une grande quantité d'ornements sacerdotaux. Reinbrecht prend note de tout cela. L'officier catholique trouve un tronc d'offrandes dans l'une des armoires, le force et m'en donne le contenu. « Cet argent, dit-il, donnez-le aux pauvres. » Après cela, on inspecte les caves; et ensuite les premier et deuxième étages et les greniers. Nulle part on ne découvre un religieux. Dans l'oratoire domestique du R. P. Abbé, on sauva encore le tabernacle et un petit ciboire. Au musée liturgique, le commandant prend quelques objets de valeur qu'il veut sauver de la destruction.

« On remarque dans un des cloîtres de l'étage, la pharmacie de l'ambulance organisée dans le couvent. Sur une table se trouvent diverses bouteilles avec de l'acide phénique, etc., à côté de ces bouteilles il y a une grande étiquette qui porte en gros caractères : « Ces flacons renferment du poison ». Le « Oberleutnant » l'aperçoit et s'écrie : « Père Césaire, venez voir! » et m'étant approché : « Oh! comme les Pères sont bons, dit-il, voyez donc combien ils furent charitables et cela au moment de prendre la fuite; cet écrit-là le prouve bien! » Après avoir tout inspecté dans le couvent, on fouille aussi la ferme et les dépendances. Entretiens, je suis chargé de rentrer encore une fois dans les caves avec quelques hommes, pour voir, si quelque religieux inaperçu jusque-là, ne s'y tiendrait pas blotti. « Je n'aimerais pas, dit Reinbrecht, qu'il y eût des vies humaines sacrifiées dans l'incendie. » Il me prie de crier partout dans les caves : « Pères, veuillez sortir de vos cachettes; ou ne vous fera pas de mal. Vous êtes libres, mais on va mettre le feu à la maison ». Et les soldats de confirmer en criant ja, ja! Mais peine perdue, que cette dernière recherche.

« Dans un coin voici un coffre et quelques valises; celui qui menait notre bande se place devant, tandis que les soldats passent outre. En remontant, nous nous retrouvons en plein air devant l'entrée du monastère. Le « Oberleutnant » fait rassembler les officiers, pour un conseil de guerre; comme je crains qu'il ne s'agisse de moi dans cet entretien, je m'éloigne un peu effrayé. Mais le commandant, n'ayant fait signe d'approcher, je vins m'asseoir au milieu d'eux sur l'herbe. On délibère sur ce que l'on va faire. Pas de religieux pas d'armes; rien que quelques douilles de cartouches belges, restes d'uniformes de troupiers belges, qui passeront la nuit récemment au couvent. Le « Oberleutnant » me regarde d'un air interrogateur et me demande : « Que vous semble-t-il, Père. Les soldats allemands sont-ils d'aussi mauvaises gens qu'on le prétend? N'avons-nous pas montré ici de l'humanité? » Je lui répondis qu'il avait procédé avec grande prudence et bonté, mais que tous les officiers allemands n'étaient pas des Reinbrecht. Remarque qui semblait le flatter passablement. Je lui donnai alors, en quelques mots, plusieurs échantillons des procédés allemands à Blauwput. Mais lui, après cela, s'adressant à ses compagnons réunis au grand complet : « Que faire, dit-il, il y a ordre de brûler l'abbaye, sans en rien laisser subsister! »

« L'officier catholique assis à ma gauche me pousse du coude, comme s'il voulait me faire suggérer à l'officier quelque chose d'opportun. On réfléchit sur la situation. Après plusieurs minutes, personne ne trouvant une solution, je me hasardai à dire : « Monsieur, si vous avez ordre de détruire ce couvent par le feu, il ne vous reste qu'à vous conformer à cet ordre. Toutefois puisque nous n'avons trouvé ni moines, ni armes à feu, si vous voulez en réserver par écrit à l'Etat-Major; peut-être changera-t-on d'avis. »

« Soit, répliqua Reinbrecht. Ainsi dit, ainsi fait. Nous allons écrire, mais il est bien entendu que vous signerez avec moi, n'est-ce pas? »

« J'acceptai.

« Un compte rendu fut rédigé sur une carte de service (Meldekarte) et soigné par Reinbrecht et par moi. Un soldat cycliste fut dépêché pour porter immédiatement ce billet à l'Etat-Major, siégeant rue de la Station. »

* * *

Interrompons ici le récit du Fr. Van Bergen, pour y ajouter quelques remarques. Nous avons sous les yeux l'original de la Meldekarte I envoyée par le lieutenant Reinbrecht à l'Etat-Major.

Elle ne porte pas la signature du Fr. Césaire. Y a-t-il eu une autre pièce, le frère s'est-il trompé dans son récit, nous ne pourrions plus le savoir. Le Fr. Césaire est décédé, après avoir été supérieur d'un couvent de sa congrégation à Anvers. La *Meldekarte* originale est écrite au crayon, en caractères latins. Elle est datée du Mont-César à 5 heures (heure allemande). La réponse du bas est également au crayon, en caractères gothiques, et signée v. Manteuffel après les mots *nicht abbrennen!* La justice nous oblige ici à reconnaître que si le lieutenant Reinbrecht a proposé de ne pas brûler l'abbaye, c'est au major van Manteuffel qu'est due la décision d'épargner le monastère. Il était le maître de la conservation ou de la destruction du Mont-César.

Il est inutile de faire remarquer que les quelques objets militaires belges, avaient été délaissés par les troupes qui avaient séjourné au Mont-César les jours qui précédèrent l'entrée des Allemands à Louvain.

* * *

«Voici le texte allemand de la Meldekarte I (1), envoyée par le lieutenant Reinbrecht au major von Manteuffel.

» Absender : 3. L. I. 53.

» Abgeg. : Kloster Mont-César bei Löwen. Dat. : 29. 8. Zeit. 5.

» An die Etappen-Kommandantur. Löwen.

» Nach 4 1/2 stündiger gründlicher Untersuchung des sehr ausgedehnten Klosters Mont-César melde ich, dass das Kloster anscheinend in grösster Eile bei meiner Annäherung von den Insassen verlassen wurde. Es stand ganz frisches Essen da, einzelne Betten waren noch warm.

» Irgend welche Waffen wurden nicht gefunden. Nur eine belgische Uniformhose, eine Zeitbahn, 2 Kochgeschirre, mehrere Patronenhülsen. Die wertvollsten Heiligtümer habe ich herauschaffen lassen und vorläufig gegen Plünderung dem mich begleitenden Bruder V. Bergen übergeben. Die Inbrandsetzung ist vorbereitet.

» Das Kloster macht einen sehr vornehmen, nur auf die Nächstenfürsorge bedachten Eindruck. Es ist zur Verwundetenpflege eingerichtet. Auf Grund dieser Feststellungen frage ich gehorsamst an, ob das Kloster trotzdem in Brand gesetzt werden soll.

» (s.) Reinbrecht.

Oberlt und Kompagnieführer der 3. Komp.

» Ldw. Inf. Reg. 53. »

« Nicht abbrennen! »

(s) v. Manteuffel.

« Les officiers en attendant la réponse s'étaient éloignés. Je restai assis sur l'herbe avec Reinbrecht. Il me fit alors en peu de mots le récit de son existence. Entre autres choses, il me dit : « Père, quand j'étais plus jeune, j'étais croyant et j'étais heureux. A présent je suis malheureux, je ne crois plus à rien du tout. Mes amis et la lutte pour l'existence m'ont fait changer de conviction ». Je lui pris la main et lui dit : « Oberleutnant, Dieu bénira et récompensera avec usure la bonne volonté que vous avez mise à préserver de l'incen-

(1)

Traduction de la Meldekarte I.

» Expéditeur : 3. Landw. Inf. 53. Couvent du Mont-César lez-Louvain. 29. 8. 5 H.

» A la Kommandantur d'étape, Louvain.

» Après une rigoureuse visite, faite durant quatre heures et demie, du très vaste couvent de Mont-César, je déclare qu'à mon approche il a dû être évacué en toute hâte par ses habitants. Il s'y trouvait des repas fraîchement préparés; certains lits étaient encore chauds.

» On y a découvert aucune espèce d'armes; mais seulement un pantalon militaire belge, une marquée de fente, deux appareils de cuisine et plusieurs douilles de cartouches. J'ai fait déposer au dehors les objets religieux et provisoirement je les ai remis contre décharge au Frère van Bergen, qui m'accompagnait. Tout est préparé pour l'incendie.

» Le couvent fait une excellente impression et paraît vraiment n'être destiné qu'à des œuvres de charité envers le prochain. Il est tout disposé pour le service des blessés.

» En partant de ces constatations, je demande en toute soumission si le couvent doit quand même être incendié.

(s) REINBRECHT,

Oberleutnant et chef de comp. de la 3^e compagnie, 53^e rég. d'inf. de la landwehr. »

(Au bas de la *Meldekarte*, on lit, écrite au crayon bleu d'aniline, la réponse du major Manteuffel :

« Ne pas incendier. »

(s) « VON MANTEUFFEL. »

» die le couvent bénédictin du Mont-César. Bien sûr, vous reviendrez à la foi de vos années d'enfance! » A ces paroles, une violente émotion bouleversa son visage. Des larmes même lui vinrent aux yeux; et tandis qu'il se faisait violence pour maîtriser son émotion, il me dit : « Père, si j'ai le bonheur de vivre, nous nous écrirons encore souvent après la guerre! Voici mon adresse :

» Oberleutnant Reinbrecht. Commandant de la 3^e compagnie du 53^e d'Infanterie de la Landwehr. »

» Je vais également vous donner, me dit-il, sur un papier officiel une recommandation; et y apposer le cachet de notre compagnie. De la sorte, on vous laissera aisément passer :

» Je vous recommande le Frère Césaire Van Bergen, qui dans la perquisition opérée au couvent du Mont-César, près Louvain, et autrement aussi, me fut un aide, autant et aussi utilement qu'il put l'être.

» (s.) Reinbrecht. »

» Un peu après arriva l'estafette. Elle rapportait le compte rendu de la visite domiciliaire du couvent. Au bas, l'Etat-Major avait inscrit : Nicht abbrennen! Ne pas brûler!

» Le commandant lut cet ordre à haute voix. Un cri de joie éclata, soulevant toutes les poitrines. La joie se prolongea quand le lieutenant Reinbrecht donna connaissance de quelques télégrammes, qui annonçaient : « Les Anglais étaient cernés à Saint-Quentin, que les Allemands avaient obtenu des succès par ici... avaient réalisé des avances par là... etc. » Alors on donna ordre de préparer le dîner. « Aux dépens des Bénédictins », dit en français l'Oberleutnant! « Hâtez-vous, cria-t-il, en se tournant vers ses troupes. Vous entendez le canon qui gronde; cela n'est qu'à dix kilomètres au plus d'ici. On peut venir à chaque instant nous faire marcher vers là! » Et se tournant poliment vers moi : « Père, vous dînez avec les officiers ».

» Mais auparavant, tous les objets de valeur que nous avions mis à l'extérieur furent portés par nous dans la chapelle. Deux soldats m'y aidèrent. J'eus soin de glisser dans le tronc l'argent reçu pour les pauvres le midi même de la main de l'officier.

» Le soir tombait sur ces entrefaites. Le commandant plaça une sentinelle à la porte de la chapelle parce qu'il craignait le pillage du couvent abandonné. Il me demanda qui était le maire (bourgmestre) de la place. Il aurait voulu l'avertir et lui remettre les objets précieux. Je lui fis comprendre que le Mont-César appartenait au territoire de Louvain. « Dommage », dit-il. « Mais, Père, ne pourriez-vous pas cacher ces précieux objets dans votre couvent. » Je répondis que notre couvent était abandonné et que j'allais prendre la fuite. Ensuite on se mit à table. Les officiers et moi nous étions installés dans la grande salle du quartier des hôtes, où la table était encore mise. Reinbrecht prit particulièrement soin de moi, et me servit comme si j'étais son supérieur.

» Pendant que nous étions ainsi occupés, arrive un messager portant l'avertissement suivant : « La compagnie passera la nuit à l'abbaye ».

* * *

Ici encore nous allons intercaler dans le récit du Frère une pièce importante dont l'original est sous nos yeux.

Vers 7 h. 45, heure allemande, le lieutenant Reinbrecht, rassuré sur le sort du monastère, mais craignant le pillage de ses « trésors », voulut mettre à couvert sa responsabilité. Il craignait de devoir quitter le Mont-César avant d'avoir assuré la conservation des objets sacrés qu'il avait sauvés des incendies. Il écrivit donc une seconde carte de service (*Meldekarte II*) que nous reproduisons ci-dessous. Il faut remarquer d'ailleurs qu'il s'exagérait, de bonne foi, la valeur des « trésors », car il n'y avait ni « or ni pierres précieuses », ce qui ne diminue en rien le mérite de sa sollicitude.

La carte est au crayon, en caractères gothiques, elle contient une légère erreur de date 29. 9. au lieu de 29. 8.

La réponse du major von Manteuffel est à l'encre et datée de 8 h. 45 (heure allemande).

La route d'étape commandée par le Mont-César est celle allant de Louvain à Malines.

* * *

Meldekarte II (1).

« Abgeg. : Kloster Mont-César. Dat. 29. 9. Zeit. 7.45.

« An Etappen-Kommandantur. Löwen.

« Ich frage an, an wen ich das Kloster Mont-César übergeben soll.

« Das Tor ist durch Pioniere gesprengt worden. Alle Türen wurden auf einem Befehl gut gewaltsam erbrochen. Die Fenster, sowie sie nicht zu öffnen waren, eingeschlagen u. alles z. Inbrandsetzung in Stand gesetzt. Die wertvollsten Kirchenschätze — Gold und Steine — eine Wagenladung liess ich unter Inventuraufnahme auf den Hof schaffen. Der Bruder V. Bergen zögert, sie aufzubewahren, da er morgen abreisen will. Was soll dann geschehen? Auch das ganze übrige Inventur ist sehr wertvoll, teilweise kostbar. Grosse Bibliothek, Museum. Im ganzen Gebäudekomplex ausser 3/53 kein Mensch.

« Wohin soll die 3/53 jetzt abrücken?

» (s) Oblt. Reinbrecht. »

« 29. 8. 14. 8.45 Abend. Die Kompagnie bleibt dort zur Sicherung der dort vorbeigehenden Etappenstrasse, bis sie abgelöst wird.

» (s) v. Manteuffel. »

« Les officiers ne parurent nullement à leur aise en entendant cela; car il croyaient que l'abbaye était abandonnée parce que minée. On commença à faire des suppositions; on voulait dormir dehors sous le ciel! Je fis de mon mieux pour leur faire entendre raison, leur disant que les Bénédictins n'étaient pas si assoiffés de vengeance qu'ils se le figuraient; et, pour les tranquilliser, je leur dis qu'au lieu de m'en aller bien vite, je passerais la nuit au milieu d'eux. « Très bien », me dit l'Oberleutenant, « de près de moi! ».

« On décida de descendre au rez-de-chaussée tous les matelas, et de les placer dans les couloirs du couvent. En transportant des tables et des chaises, on découvrit, dissimulée sous les marches d'un petit escalier de pierre, une ouverture pratiquée dans le mur et par où il y avait communication avec la cave. Cela inquiétait les soldats. L'ouverture suspecte fut explorée et bouchée au moyen de tables et de planches. On s'étendit enfin pour prendre du repos. A peine au lit, le « hauptmann » à la droite duquel j'avais mon matelas, me demande : « Père, voulez-vous peut-être boire encore un coup? » Comme j'y consens, il me présente un verre d'eau claire. Après, il demande si on laisserait brûler la lumière ou non? Moi, n'étant pas sans inquiétude sur ce qui aurait pu se passer durant cette nuit de la part d'amis ou d'ennemis, je conseillai d'éteindre les lumières, d'autant plus que la lueur rouge de l'incendie de Louvain, livré aux flammes, nous éclairait suffisamment. L' « Oberleutenant » donna donc l'ordre d'éteindre les lumières, ajoutant que les sentinelles et la garde feraient bien de la lumière. Comme j'étais absolument à bout de forces, je m'endormis promptement. De temps en temps je m'éveillai en sursaut, voyant toujours, à travers les vitraux du cloître, le reflet de l'incendie de la ville, qui s'étend à nos pieds. Le ciel a une teinte rouge. Nuit effroyable! Vers 5 h. 1/2 du matin, nous nous levons. Reinbrecht me demande : « Père, avez-vous bien dormi? » Il charge deux soldats de m'apporter de l'eau, du savon et un essuie-mains; et veut même charger quelqu'un de me faire la barbe. Un officier et un soldat préparent le déjeuner.

« Après avoir mangé quelque peu, je me prépare à partir.

« L' « Oberleutenant » vient encore me rejoindre; et me demande si cela me plairait de faire connaître aussitôt que possible, au R^{me} P. Abbé, sa bonne volonté, — et d'exposer d'une fa-

(1) Traduction de la « Meldekarte II ».

« Expéditeur : Couvent du Mont-César, 29. 9. 7 h. 45.

« A la Kommandantur d'étape, à Louvain.

« Je demande à qui je dois remettre le couvent du Mont-César.

« Les pionniers ont fait sauter la porte principale. Toutes les portes ont été forcées sur mon ordre; les fenêtres qui ne pouvaient s'ouvrir, ont été défoncées. Tout est prêt pour l'incendie. J'ai fait transporter dans la cour toute une charge de voiture d'objets précieux de l'église; — or et pierres, — après en avoir fait dresser l'inventaire. Le Frère van Bergen hésite à les garder, parce qu'il se propose de partir demain. Que faire de ces choses? L'inventaire des objets restants est important et comporte des choses de grande valeur : vaste bibliothèque, musée, etc.

« En dehors de la 3^e compagnie du 53^e, on ne voit personne ici.

« On doit se rendre à présent la 3^e compagnie du 53^e?

» (s) REINBRECHT,
Oberleutenant de landwehr. »

(Au bas de cette Meldekarte, Manteuffel a écrit à l'encre cet ordre :)
« 29. 8. 14. 8 h. 45 soir. Que la compagnie reste là pour la sûreté de la route d'étape qui y passe, jusqu'à ce qu'elle soit relevée.

» (s) VON MANTEUFFEL. »

« con un peu détaillée sa manière d'agir. Il m'invite à déposer sur l'autel central, le portefeuille, que nous avons trouvé et qui semblait appartenir à l'Abbé du monastère; et d'écrire quelques mots sur une carte de visite que l'on placerait auprès du portefeuille. Ce qui fut fait. Reinbrecht me promet de nouveau de m'écrire souvent, s'il a le bonheur de survivre à la guerre. (Je lui avais également donné mon adresse.) Il charge quatre soldats de me protéger. « Veillez sur la vie » de cet homme », dit-il. « Vous allez tout d'abord l'accompagner » à son couvent; et ensuite le mener jusqu'à la commandature. Lui-même me donne un pas de conduite, et me saisissant par les deux mains : « Vous m'avez rendu un bon service, dit-il; à votre tour vous n'avez qu'à demander maintenant au commandant Manteuffel de » pouvoir prendre le train. Il peut bien, en retour, faire quelque chose » pour vous; et si cela ne vous agréait pas de voyager en wagon avec » l'armée, demandez lui alors au moins deux soldats pour vous » accompagner et vous mener où vous devez être. Voyager seul, à » présent, c'est excessivement dangereux! » et finalement me pressant la main : « Souvenez-vous de moi parfois! »

« Bien que j'eusse affaire ici à un ennemi, mon cœur sentit quelque chose d'extraordinaire en faisant mes adieux à ce brave « hauptmann ».

« Maintenant en route avec mes quatre gardes! Nous descendons la montagne derrière le couvent. Plus loin, nous passons par le pont du canal, la station du tram vicinal; là nous franchissons les voies ferrées de l'Etat, en traversant ainsi la partie brûlée de Blauwput. En chemin nous essayons de nouveau des insultes. Un de mes guides crie qu'ils peuvent fermer leur... (gneule). Nous arrivons à notre couvent, où tout est ouvert. Deux soldats restent au dehors, devant la porte. Les deux autres entrent avec moi. Là nous voyons des hommes qui à notre apparition se sauvent par-dessus le mur du jardin. Un des soldats les met en joue. Je le retiens, et pour qu'il ne tire pas sur eux, je lui dis que ce sont des gens effrayés, et qu'il faut laisser la chose ainsi. Les dévaliseurs étaient sauvés.

« En toute hâte, je fais un petit paquet; ferme quelques portes et fenêtres, etc., de rechef, en route, avec mes quatre gardes vers Manteuffel, le commandant de place de Louvain.

« Celui-ci me reçoit avec grande aménité et exprime sa satisfaction de ce que le couvent des Bénédictins ait été conservé. Je lui demande la faveur de pouvoir prendre le train vers Diest. « Ce train ne roule pas encore », dit-il, « mais les trains vers Tirlemont ou vers Bruxelles sont à votre disposition. » Je le remercie de sa bonté, et lui demande un passeport bien en règle pour Diest et Montaigu. A l'instant, on accède à mon désir et en voici le contenu (traduction française :

« 15^e étape mobile.

« Commandantur.

» Louvain, le 30-8-1924.

« Le Père Césaire Van Bergen a la permission d'aller d'ici à Diest et à Montaigu.

« Comm. d'Etape.

» Le Commandant,

(sceau).

» (s) v. Manteuffel,

» major. »

« Manteuffel s'entretient encore quelques moments avec moi. Il parle d'un nouveau pouvoir central établi hier à Bruxelles, et m'annonce qu'il est arrivé un ordre très rigoureux défendant sévèrement tout nouvel incendie ou tuerie. « Mais pour vous, Messieurs les ecclésiastiques, ajoute-t-il, le danger subsiste toujours. Il y a » des hommes excités contre l'habit religieux, et qui ne peuvent » souffrir la vue d'une soutane; aussi je vous conseille de quitter » Louvain le plus tôt possible, jusqu'à ce que le calme y soit revenu ».

« Après cette conversation, je quitte la commandantur, mon sauf-conduit à la main, au milieu de mes quatre gardiens armés, et bien un peu moins rassuré que quelques instants auparavant.

« Ça et là, je suis encore plus ou moins insulté et menacé d'un fusil.

« Au pont de Blauwput se trouvent deux soldats, qui s'adressent à moi : « Monsieur, nous sommes également des catholiques; aujourd'hui, c'est dimanche, et nous n'avons pas de Messe ». — « Je » pouvais leur répondre par un regret pareil! »

« Alors j'allai rapidement à notre couvent, j'errai tout aussi bien que possible; et je me mis en route pour Montaigu.

« J'appris en chemin que nos confrères survivants s'étaient enfilés jusque Cortryck-Dutzel. Je dirigeai mes pas vers là. Vers midi, j'y arrivai et trouvai notre R. Fr. Directeur et nos confrères Anthime et Ulric. J'y rencontrai également les révérends Sœurs et beaucoup d'habitants de Blauwput. Tous furent heureux de me

revoir en vie, et me félicitèrent d'avoir échappé aux balles du peloton auxquelles beaucoup d'entre eux m'avaient cru réservé.

» Deo gratias!

» Frère Césaire Van Bergen,
» de la Congrégation des Frères
» de Notre-Dame de Miséricorde.

» *Blauwput*, le 21 juillet 1915. »

* * *

Ici s'arrête le récit naïf et simple du Fr. Césaire Van Bergen. Celui-ci ne manqua pas, dès qu'il le put, de raconter l'histoire de ce tragique « 29 août » au R. P. abbé du Mont-César, et il lui remit le manuscrit de son mémoire, en insistant sur la réelle bonté du lieutenant Reinbrecht, et sur le désir sincère de celui-ci de sauver et l'abbaye et son trésor d'objets sacrés.

Dom NORBERT NIEUWLAND, O. S. B.
(de l'abbaye de Maredsous)

(A suivre)

Jésus Messie

A quatre-vingt-quatre ans de distance, le même sujet a été repris dans la chaire de Notre-Dame. Les conférences d'Avent de 1846 traitèrent « de Jésus-Christ ». Jamais sans doute Lacordaire ne monta si haut dans son art. « Les grandes idées, les nobles sentiments sortaient de son cœur tantôt comme la lave d'un volcan, à laquelle rien ne savait résister, tantôt avec des frémissements qui ressentaient l'acier et faisaient tout vibrer dans les âmes, tantôt comme un souffle vivant qui en visitait les replis, tantôt comme une puissance inconnue qui ne s'abaissait vers elles que pour les mieux ravir, dans les régions inconnues où l'on entrevoyait Dieu. Le regard de l'orateur était au milieu de sa pensée comme un flambeau étincelant... (1) ».

Le P. Pinard de la Boullaye a prononcé ses conférences de carême sur Jésus Messie (2). Il a parlé, le microphone devant lui. Les auditeurs sans-filistes de 1930 prenaient leur tasse de thé en savourant les doctes leçons du savant Jésuite.

On parle aujourd'hui au monde. Lacordaire parlait à « son siècle ». (C'était l'expression). « Il fallait, afin de saisir à la hâte ce siècle au cœur de ses préoccupations et de ses luttes de chaque jour, s'emparer de sa passion pour les idées de société, de liberté, de réforme, de dignité humaine. Il fallait lui démontrer que l'Eglise aussi est une société, qu'elle aussi s'occupe, au profit de l'homme, de réformes, de bonheur, de dignité, de liberté; que Jésus-Christ aussi est législateur, que l'Evangile contient toute une charte et une constitution (3). »

Quelle distance, quatre-vingt-quatre ans! Tous ces grands mots, société, liberté, dignité vont en carrosse. Ils seraient dépayés dans nos trains d'ondes. Saluons-les pourtant encore au passage, chapeau bas. Saluons l'éloquence, dans un de ses plus grandioses achèvements. L'une quelconque des péroraisons de Lacordaire, si nous avons encore quelque sensibilité pour l'art, nous fait comprendre qu'il y a un frisson du sublime : « Jésus-Christ a donc vaincu le temps; il a vaincu le grand ennemi, et, en le voyant au haut des siècles dans la sérénité de son imperturbable jeunesse, je me souviens de ce mot que saint Paul disait de lui dans un autre sens : *Le Christ ressuscité d'entre les morts ne meurt plus*. Un jour, il des-

cendit au tombeau : mais l'humanité pour laquelle il était mort, s'est baissée vers lui, et, le levant avec un amour qui n'a jamais pu s'éteindre, elle le tient dans ses deux mains, ressuscité! Regardez, Messieurs, regardez, regardez bien: il est vivant. Regardez encore : il ne meurt plus, il est jeune, il est roi, il est Dieu (1). »

* * *

L'art se meurt. On demande désormais à l'orateur de renoncer à l'éloquence et d'aller au fait, le plus vite possible. Et le P. Pinard de la Boullaye étant de son temps, va aux faits. Lacordaire maniait les armes historiques, certes, et il ne les maniait pas toujours si mal; le P. Pinard fait de l'histoire et de la critique. La critique est montée dans la chaire de Notre-Dame! Entre Lacordaire et le P. Pinard, il y a Renan. Il y en a bien d'autres, mais je cite celui-là, qui est un symbole. Comme le microphone est un symbole. C'est long, quatre-vingt-quatre ans!

Dans l'apologetique du P. Pinard, la grosse partie ne se joue plus sur l'utilité de l'Eglise. On veut savoir si sa doctrine, oui ou non, vient de Dieu. Doctrine n'oblige que si elle vient de Dieu. Et on veut savoir, en somme, si le Christ est vraiment le révélateur des mots d'ordre divins. Vérifiez donc ce point, historiquement et critiquement. Documents en mains, dites-nous si le Christ est un personnage de réalité, comme les hommes de notre temps (2). Puis, dites-nous s'il a cru vraiment qu'il était plus qu'un homme, et comment je puis lui faire confiance, et pourquoi je puis lui faire confiance quand il m'affirme de lui-même une chose si « énorme ».

Dites-nous en somme, à nous qui vivons en cette année 1930, dites-nous si, pour nos pauvres petites vies éphémères, le Christ peut quelque chose. Répondez-nous, à nous qui n'avons pas votre foi, ou qui l'avons si peu que c'est comme si nous l'avions déjà perdue, nous donnera-t-il, votre Christ, la vie profonde dont nous avons toujours la nostalgie, et la confiance dans la bonté, ou le courage de nous surpasser pour nous survivre?

Oui, affirme sérieusement le P. Pinard — j'ai écrit « sérieusement », après avoir songé que c'est, après tout, si banal qu'il soit, le seul mot qui convienne pour caractériser son témoignage — oui, le Christ sera « le salut » pour tous ceux qui croiront en lui. Le passé répond de l'avenir. Il n'a jamais trompé.

Ne voyez-vous pas, d'abord, qu'il est unique, comme est unique au monde l'Eglise qui le présente ?

« Rivaux de Jésus, qui êtes-vous ?

« — Oh, Messieurs, s'il s'agit uniquement pour eux de décliner leurs noms et qualités, ils se présenteront en foule.

« Voici, venant de l'Inde, Krishna, Mahavira, le fondateur du jaïnisme, et Çakyamouni, le fondateur du bouddhisme, — de Babylonie, Mardouk, — de Perse, Mithra, — de Syrie, la déesse Atargatis, que les Grecs assimilaient à leur Aphrodite...

« Si nous précisons notre question : « Qui êtes-vous, c'est-à-dire d'où venez-vous? Quelle est votre histoire? Quelles en sont les garanties? » — dans quel embarras nous les mettons! Aucun d'eux ne voudra nous répondre. »

Unique au monde, l'Eglise. Comparez donc ce qu'elle fut à son berceau, avec les religions rivales qui se partageaient les faveurs du monde antique.

« La Grèce et Rome, ces deux centres de civilisation dont le rôle devait être sans égal dans l'histoire, étaient envahies par les doctrines religieuses les plus capables de les pervertir à jamais. De Thrace, de Phrygie, de Syrie, d'Egypte, des prédicants s'y étaient rassemblés. Ils avaient apporté chacun leurs fables contradictoires et impudiques, provoquant par là-même le scepticisme

(1) *Notice sur le Père Lacordaire*, p. XXIX suiv. Paris, 1872.
(2) H. PINARD DE LA BOULLAYE, S. J. *Jésus Messie*, Conférences de Notre-Dame de Paris (année 1930). Paris, édit. Spes, 1930.
(3) PERREYVE, dans *Notice sur le Père Lacordaire*, p. XXVII.

(1) *Conférence de Notre-Dame de Paris*, t. III, p. 118. Paris, 1898.
(2) Sujet traité par le P. Pinard dans le Carême de 1929.

Le sacrifice eucharistique dans la tradition africaine⁽¹⁾

Saint Augustin : La présence réelle

Dans le tempérament africain, nous dit-on, le Berbère dispute toujours au Romain la première place. Mais s'il y eut un Africain dont l'imagination vive et le sentiment passionné se rangeaient au service de qualités toutes romaines, ce fut sans aucun doute saint Augustin. L'élévation des idées s'alliait chez lui à des vues très réalistes, la hardiesse des grandes conceptions à l'esprit d'ordre et d'organisation méthodique. Mais par-dessus tout, il gardait un cœur enflammé de charité et large comme le monde.

Le génie le plus original du christianisme antique, et peut-être du christianisme tout court, s'est montré constamment d'une fidélité scrupuleuse à la tradition ecclésiastique. Esprit universel, il est cependant fortement attaché à cette Eglise africaine et à l'enseignement de ses docteurs. On pourrait, en partant de ses œuvres, remonter cette route traditionnelle, par delà saint Optat et saint Cyprien, jusqu'à Tertullien, et retrouver tout le long du chemin les mêmes pierres milliaires portant l'empreinte de la foi eucharistique.

Leur témoignage est éloquent et enthousiaste, même si les termes de l'inscription sont parfois voilés. Les fidèles les comprennent, mais la discipline de l'arcane, devenue plus sévère au IV^e siècle, ne permettait pas d'exposer aux regards des catéchumènes le plus auguste de nos mystères.

Ajoutez qu'à cette époque le grand public n'est pas saisi des questions eucharistiques : aucune controverse doctrinale ne s'agit autour du problème de la présence réelle ou de la nature du sacrifice.

Ces constatations sont importantes. Nous voyons le grand éducateur de la pensée chrétienne se servir plus d'une fois de cet arcane pour exciter la pieuse curiosité de ses candidats au baptême. L'artifice oratoire est plutôt gênant pour qui ne prête à saint Augustin que des théories symbolistes. Pourquoi de parti pris accumuler les ombres, si la Messe n'est autre chose qu'une mémoire de la passion, le pain consacré un simple symbole du corps du Christ? Comment la révélation, savamment ménagée, pourrait-elle émerveiller les néophytes, habitués de longue date au langage figuré de l'Eglise? A l'heure de l'initiation, ils n'auraient plus rien à apprendre.

Il est tout aussi difficile, dans l'hypothèse, de justifier le vocabulaire franchement réaliste, qui depuis les origines de la littérature africaine se développe et se concrétise, pour atteindre chez l'évêque d'Hippone une hardiesse presque déconcertante.

Les fidèles, non seulement reçoivent le corps du Christ, mais ils boivent le sang de la croix et s'abreuvent au prix de notre rédemption. *Bibere pretium nostrum*, voilà certes, un raccourci qui donne à penser. Sur la table de l'autel se trouvent le corps et le sang de Jésus, dont l'administration et la distribution sont confiées aux prêtres. Le pain de la Communion n'est autre que la victime du Calvaire, l'Eucharistie, c'est le Fils de Dieu; de sorte qu'on peut dire en toute assurance que les fidèles mangent l'agneau immaculé, c'est-à-dire le Christ en personne, qu'ils se nourrissent du Verbe éternel et mangent le Crucifié. Que voulez-vous de plus? Les mets distribués aux convives, prodige inouï! c'est le Seigneur lui-même qui invite au banquet!

Dès lors, qu'ils communient tous les jours pour remédier à leurs fautes quotidiennes, ou qu'ils choisissent des dates plus solennelles afin de mieux se préparer, pourvu qu'ils gardent des sentiments de vénération tout à fait particulière, les fidèles agissent bien, puisqu'ils honorent à l'envi le sacrement du salut par excellence. Mais la communion quotidienne reste préférable, et constitue en somme le régime normal. L'idée n'est pas nouvelle au siècle de Pie X.

Et pourquoi recevoir le corps dominical avant toute autre nourriture? Mais le Saint-Esprit lui-même le veut ainsi, pour sauvegarder l'honneur d'un si grand sacrement; c'est là le but du jeûne eucharistique observé dans le monde entier. Dans l'intention du grand prédicateur, le rappel des miracles eucharistiques dont

(1) Voir la *Revue catholique* du 4 juillet.

des esprits plus judicieux, — leurs rites violents et sensuels, dont on a dit qu'ils sembleraient marquer « un retour à la sauvagerie », et cette notion la plus dangereuse de toutes, car elle exalte les âmes par l'apparence d'un faux mysticisme et les abandonne sans frein à toutes les passions : la notion d'une dévotion qui se désintéresse de la morale, d'un salut sans la purification du cœur. A Rome comme en Grèce, les lois qui avaient tenté d'arrêter ou d'endiguer au moins ces pernicieuses nouveautés avaient cédé tour à tour sous la pression des foules. Les protestations des philosophes avaient été sans effet. Seigneur! Seigneur, l'avenir du monde est en jeu! Si vous surveillez du haut des cieux les cours des siècles, n'est-ce pas le moment d'envoyer sur terre un homme autorisé par quelques signes manifestes de votre assistance, un homme qui vienne dire à ces apôtres du polythéisme : « Arrière! Assez! », à ces multitudes que leur parole égare : « Le salut, je vous l'apporte! », un homme, ou plus qu'un homme, capable de s'attacher les esprits par la sublimité de sa doctrine, les cœurs par la générosité de son sacrifice, capable enfin de réaliser ce que le paganisme n'a pas même entrevu : souffrir en expiation du péché?

» Or, c'est à cet instant de l'histoire, Messieurs, que Jésus s'est présenté au monde, à cet instant qu'il s'est offert sur la Croix, en pleine conscience de donner à ses disciples la preuve d'affection la plus décisive qui puisse être : mourir pour ceux qu'on aime. Je vous le demande : n'y a-t-il pas lieu de soupçonner dans sa vie et dans sa mort une intervention de la Providence que partout ailleurs tout nous interdit de supposer? »

J'ai tenu à citer *in-extenso* cette page robuste, très moderne, et qui découvre bien les ressorts de l'apologétique du P. Pinard. Théologie et critique y ont fait la paix.

Qu'on ne s'attende pas d'ailleurs à voir le P. Pinard de la Boullaye innover en tout. Sa grande innovation, c'est la confiance inconditionnée qu'il accorde à la méthode critique, capable d'asseoir d'une façon définitive la foi de nos générations avides de clarté. Confiance méritoire encore aujourd'hui, et grosse de conséquences.

Pour le reste, permettons à l'orateur de Notre-Dame, au XX^e siècle, de rendre la vie, par sa science et sa critique, à ces vieux arguments que les apôtres colportèrent dans le monde pour le convertir à Celui qui les avait conquis : le témoignage de Jésus sur lui-même, qu'il faut recevoir, car « jamais les vertus qui commandent la confiance n'ont été portées à ce point de perfection », — le témoignage des prophètes, et enfin, — le témoignage de la Résurrection. Le P. Pinard établit le fait de la Résurrection par une fine étude critique des documents, et il étale en face les fantaisies que le rationalisme a imaginées sans pouvoir encore arriver à sortir de ce dilemme : ou renoncer aux lois historiques qu'il se vante d'avoir formulées, ou rejeter le principe qui lui donne sa raison d'être, la négation du Surnaturel.

* * *

S'il me fallait dire ce que je préfère comme genre, l'éloquence de Lacordaire ou ce genre plus didactique que le P. Pinard de la Boullaye va mettre à la mode — car nous aurons bientôt le sermon savant, croyez-moi — je ne serais pas tellement embarrassé. J'irais écouter Lacordaire, comme on va à une fête du cœur et aux tressaillements du beau, mais j'enverrais tous mes amis les incrédules au sermon du P. Pinard.

LUCIEN CERFAUX,

Professeur au grand séminaire de Tournai,
Maître de conférences à l'Université de Louvain.

Carthage est fière, le trait touchant de l'aveugle guéri par le contact de la sainte hostie, doivent commander à tous la même attitude de respect, ou mieux encore d'adoration.

L'exégèse biblique du docteur d'Hippone lui pose parfois d'étranges problèmes. Dieu seul est adorable, et voici que le psalmiste lui crie : Adorez l'escabeau de ses pieds (Ps. 98, 9). C'est-à-dire la terre, d'après un oracle du prophète Isaïe (61, 1). Mais adorer la terre, c'est un sacrilège ! Non, certes ! le Verbe a pris un corps terrestre, et cette chair qu'il nous donne à manger dans l'eucharistie, il ne faut pas la recevoir sans l'avoir au préalable adorée, non pas, il est vrai, à cause d'elle-même, mais à cause du Saint qui s'en est revêtu et qui exige, pour elle, sous peine de péché, un culte d'adoration.

Ailleurs un autre texte du Roi-prophète l'arrête, hésitant. Dans sa traduction imparfaite du premier livre des Rois (21, 13) il lisait que David se portait dans ses mains, *ferbatur manibus suis* attitude inconcevable. Comment exposer cette phrase à la lettre ? En l'appliquant au Christ : lui portait réellement son corps dans ses mains, en prononçant cette parole : Ceci est mon corps. Sous les espèces familières aux fidèles, c'étaient d'une façon cachée mais réelle sa propre chair et son propre sang qu'il distribuait à ses apôtres.

Si l'ardeur apostolique de l'évêque africain expose plutôt rarement le dogme eucharistique pour lui-même, nous avons cependant dans plusieurs de ses théories de combat, des sources indirectes de lumière qui, par leurs rayons convergents, éclairent parfaitement son idée.

C'est d'abord l'abomination de la communion indigne, chez les schismatiques, les hérétiques et les pécheurs. Si la présence eucharistique est purement symbolique, et la Communion rien d'autre qu'une affiliation au Christ et à l'Eglise, il n'y a pas lieu d'hésiter : les destructeurs de l'unité du corps mystique ne possèdent plus le sacrement ; conclusion en opposition formelle avec la doctrine augustinienne. Les difficultés de saint Cyprien sont désormais dissipées. L'Eucharistie, tout comme le baptême des hérétiques, est valide, quoique sans fruit, puisqu'ils gardent les dons de Dieu et de l'Eglise pour en abuser, telle la courtisane infidèle les présents de son époux légitime. « Ce qu'il faut leur ôter, c'est l'erreur dont ils sont malheureusement imbus, mais non les sacrements qu'ils ont reçus comme nous et qu'ils conservent pour leur peine et leur condamnation, puisqu'ils les ont indignement, quoique véritablement avec eux ». L'Eucharistie reste le corps et le sang adorables, même pour les impies qui la reçoivent en déchirant la robe sans couture, qui se nourrissent de ce pain unique, signe et instrument de l'union, tout en détruisant ses effets salutaires.

Leur communion est sacrilège, comme celle des mauvais chrétiens, comme celle de Judas. Il ne suffit pas de se présenter à l'autel et de se munir des espèces consacrées, elles n'auront point une efficacité magique. Pour recevoir non pas seulement le sacrement, toujours identique à lui-même, mais le fruit du sacrement, c'est-à-dire la vie spirituelle, il faut préparer une âme innocente, qui puisse demeurer dans le Christ et le Christ en elle. L'Eglise écarte bien les pécheurs du sanctuaire, mais on peut la tromper : au sanctuaire éternel, près de l'autel céleste, les criminels n'auront point d'accès. Bien au contraire, leur communion indigne sera leur condamnation.

Sans la présence réelle cette doctrine devient inexplicable, du propre aveu de tel de nos adversaires. A ses yeux, ce que reçoivent les méchants reste parfaitement obscur.

Plus énigmatique encore, ce qu'on donne aux enfants, incapables de tout acte de foi et de charité. Et cependant, même ces petits, hélas ! ne seront pas admis à la vie éternelle sans avoir mangé le corps et bu le sang eucharistique. Ce principe, l'adversaire des Pélagiens le proclame sans se lasser. Non sans raison, dit-il, les chrétiens puniques donnent à l'Eucharistie le nom de Vie.

Ce n'est pas que dans l'immensité de l'œuvre littéraire de saint Augustin, on ne puisse glaner des phrases, nombreuses même, qui semblent reconnaître au pain consacré une valeur purement symbolique. Lui-même heureusement a pris soin de nous documenter sur le fond de sa pensée.

Rappelez-vous la notion générale du sacrement : elle revêt ici un intérêt capital. Le signe externe, en somme, n'a qu'une importance relative, une valeur de figure et de phénomène, que la philosophie du disciple de Plotin, du moins dans sa première période, tend encore à minimiser. Il nous faut, au contraire, honorer

les réalités invisibles que le signe évoque à l'esprit, et prendre part par la foi à un banquet spirituel, qui nourrisse le cœur et l'âme.

L'intelligence charnelle des mystères chrétiens, laissons-la à l'esprit obtus des Capharnaïtes. Ils pouvaient bien trouver dures les paroles de Jésus, eux qui s'imaginaient dévorer une chair mise en pièces et s'abreuver du sang de ses blessures. Cette scène de boucherie, ce banquet horrible, mais ce serait un crime ! Une seule fois l'humanité du Verbe fut blessée et brisée : pendant la Passion du Calvaire ; il suffira désormais de rappeler ce tableau sanglant et d'en célébrer pieusement le sacrement visible, afin de nous incorporer sa réalité transcendante : la vie du Christ devenue incorruptible.

Comment d'ailleurs la chair seule aurait-elle cette vertu surnaturelle ? Elle-même a besoin d'être vivifiée par l'Esprit avant de se transformer en source de vie divine.

Notre intelligence à nous sera spirituelle. Pour se mouvoir à l'aise dans le monde des mystères, elle doit monter dans un plan supérieur, et dépasser le témoignage des sens, incapables de saisir le Christ sous le voile des espèces consacrées. Sa présence parmi nous n'est pas d'ordre sensible, déjà Tertullien nous en avertissait. Jésus est là, notre foi nous l'enseigne, mais nos yeux ne constatent que le signe ou la figure de son corps. Dans sa forme et son aspect naturel, cette humanité glorifiée est assise à la droite du Père ; en notre terre d'exil, nous en avons gardé le sacrement, qui d'une certaine façon, dit Augustin, est le propre corps du Christ — c'est-à-dire d'une façon mystérieuse, au-dessus de nos faibles idées — mais toujours réelle, quoique miraculeuse.

Enfin l'Eucharistie ne trouve pas en elle-même sa raison d'être. Tout sacrement est une grandeur dynamique, un signe efficace donné par Dieu en vue du fruit opéré merveilleusement dans les âmes. Qui s'étonnera, dès lors, en entendant notre superbe orateur, qui marche droit au but, isoler dans l'intérêt de la polémique ou de l'édification morale, l'aspect formel des choses, insister et insister encore sur cette *res sacramenti*, cette incorporation au Christ, cette unité dans le Christ, mystère d'union, dont le corps réel dans l'Eucharistie est le véhicule, l'instrument et le symbole.

Mais le signe est vide et inopérant, s'il ne contient pas réellement l'humanité du Sauveur. Notre vie dans le Christ ne se nourrit pas d'ombres, mais de réalité. Dans l'idée protestante, c'est la foi du chrétien qui produit la présence eucharistique ; dans l'idée d'Augustin, c'est la présence réelle qui produit et entretient notre vie surnaturelle. Ravi par la beauté et la puissance de ce chef-d'œuvre divin, son noble cœur laisse échapper ce cri : « O sacrement de la piété, ô lien de la charité, ô signe de l'unité qui veut vivre sait où trouver la vie, de quoi nourrir la vie ».

Le signe visible peut passer, l'effet invisible reste en éternité. Le corps eucharistique se consomme, le corps mystique, l'Eglise subsiste unique, vivante, habitant dans le Christ et le Christ en elle.

Le signe sacramentel peut être ravi par des mains impures et des consciences souillées, il ne sortira pas en elles ses effets merveilleux. Les impies possèdent Jésus maintenant, s'imaginent le posséder pour toujours. Illusion ! Bien dur sera le réveil, quand retentira la condamnation. A la douce nourriture de l'unité, il ont mêlé le fiel du scandale et de l'hérésie ; la mort sera leur châtiment, alors que les justes, rendus meilleurs à la table du Seigneur seront reçus dans la gloire immortelle des prédestinés.

Le signe visible même avertit les chrétiens de se rendre digne de la vie qu'ils boivent en abondance à la coupe mystique. C'est ici qu'il faudrait lire les sermons de l'évêque d'Hippone aux nouveaux baptisés, capables dorénavant d'entendre une doctrine plus élevée, et qui doivent apprendre non seulement la Communion fréquente, mais — conseil toujours actuel — la Communion fervente et fructueuse. Le prêtre, leur dit-il, vous présente l'Eucharistie avec les mots, sublimes dans leurs simplicité : *Corpus Christi*. Les fronts s'abaissent dans la poussière, les lèvres répondent et tremblant d'émotion : *Amen ! Dire Amen*, c'est souscrire, dit *Amen*, c'est approuver. Que toute votre vie répète et prolonge cet *Amen* à la loi de l'union et de la charité. Rappelez-vous que le pain du Seigneur est fait de beaucoup de grains, et le vin eucharistique de grappes nombreuses. Vous aussi, vous êtes ce pain unique ; aimez-vous les uns les autres, gardez la même foi, même espérance, une charité indestructible. Avec les saints de l'Ancienne Loi, et tous les élus de Dieu, vous formerez une seule cité, immortelle et glorieuse dans le Christ.

Saint Augustin : Le sacrifice

Si nous avons besoin d'une confirmation des convictions réalistes de saint Augustin, elle est là, toute prête, dans sa doctrine du sacrifice, merveilleusement riche et profonde.

Le dixième livre de son chef-d'œuvre, *La Cité de Dieu*, est consacré en grande partie à la notion du culte. Si la religion est l'ensemble des liens qui unissent l'homme à Dieu, l'acte rituel de l'oblation est le lien principal résumant pour ainsi dire tous les autres. Le vrai sacrifice est toute œuvre bonne, faite dans l'intention d'adhérer à Dieu par une sainte société. Ce que les hommes ont coutume d'appeler sacrifice, n'est que le signe visible de la véritable offrande intérieure, par laquelle nous reconnaissons les droits souverains de la Majesté suprême.

L'attitude de l'âme, faite d'adoration et de soumission, voilà l'élément primordial, bien qu'il ne doive pas mettre dans l'ombre le culte extérieur, dont nous avons besoin pour manifester nos sentiments, aussi longtemps que nous vivons dans le corps. Certes, les hosties que nous apportons à l'autel ne prétendent pas rendre service à Dieu, — infiniment riche, il n'éprouve aucun besoin de nos présents, — mais elles sont utiles, que dis-je ? indispensables à nous qui voulons nous consacrer à Lui avec tous nos actes, toutes nos puissances, notre être même.

Que nous sommes loin du formalisme et du ritualisme des pharisiens ! « Il se fait ainsi, dit l'auteur de cette théologie spiritualiste, que la cité rachetée tout entière doit s'offrir à Dieu en sacrifice universel par l'entremise de son grand-prêtre; lui-même, tout d'abord, s'est offert dans sa passion pour nous, lui le chef de notre corps dans sa nature humaine. En elle et par elle, il est sacrificeur aussi bien que victime, médiateur, prêtre et offrande tout à la fois. Voilà le sacrifice des chrétiens que l'Eglise répète à l'autel, comme les fidèles le savent, et où elle apprend en sacrifiant à s'immoler elle-même. »

D'un seul coup d'aile, l'aigle d'Hippone a dépassé les régions explorées jusqu'alors. Tout droit il a plongé son regard dans le cœur de cette entité sublime qui est œuvre de Dieu, autant et plus que des hommes.

Le sacrifice unique, véritable et transcendant, c'est le sang de Jésus répandu au Calvaire. Ne trouvant pas sur la terre d'hostie parfaitement pure, il s'est immolé lui-même, agneau immaculé, voulu du Père; il se laissa égorger pour laver dans son sang divin les crimes de tous les hommes.

L'Innocence par excellence, Dieu l'a fait péché pour nous, c'est-à-dire propitiation pour nos péchés. En lui la nature humaine a expié ses fautes, et devant cet holocauste, apaisant le courroux de Dieu, tous les rites des anciens se sont effacés comme des ombres et des figures devant la vérité. Ces images, qui se multipliaient et se diversifiaient, pour nous apprendre sans ennui l'importance de la seule victime rédemptrice, Dieu les a finalement rejetées pour agréer l'offrande préparée par ses mains divines : le corps très saint du Sauveur.

Par son oblation volontaire, Jésus devient prince des prêtres pour l'éternité; il institue à la dernière Cène un rite nouveau, destiné à perpétuer jusqu'à la fin des temps l'offrande de son corps et de son sang, mais sous les apparences du pain et du vin. Aux privilèges d'Aaron, il substitue ainsi le sacerdoce éternel selon l'ordre de Melchisédech. La prédiction de Malachie s'accomplit sous nos yeux : du lever du soleil à son coucher, nations et peuples présentent à Dieu la même blanche hostie.

Il serait malaisé devant ces témoignages, de mettre en doute la réalité du sacrifice de la Messe; mais il nous faut examiner de plus près les éléments dont il se compose.

L'objet qu'on offre au Tout-Puissant, ce n'est pas le pain ni le calice. Ils indiquent bien le rite du sacrifice, mais les yeux de la foi les regardent dans une lumière nouvelle. La victime véritable, c'est le corps de Jésus, et ce corps immolé, tel qu'il fut exposé sur la croix, inondé de sang. A ce sang qui nous a rachetés, la grande voix des peuples répond *Amen!* au moment de la Communion; car les fidèles désirent, en célébrant ce mystère, s'immoler eux-mêmes à Dieu comme le plus précieux et le meilleur des sacrifices, complété par la générosité des martyrs et l'adoration des anges.

La question de la forme consécraire revêt une importance spéciale, saint Augustin n'ayant pas dégagé la notion de la transsubstantiation. Le soir du jeudi saint, dit-il, l'Eucharistie fut préparée par les mains du pontife suprême et consacrée par sa parole divine. La même parole, répétée par le prêtre, produit sur

l'autel la présence du corps et du sang du Christ. Parole de sanctification, de consécration mystique, de bénédiction, parole qui est une prière conforme au précepte évangélique, et fiante d'une efficacité si mystérieuse, que les plus hautes intelligences n'arrivent pas à la pénétrer. Les hommes d'ailleurs ne sauraient sanctifier ce très grand sacrement sans l'opération invisible de l'Esprit-Saint.

De la sorte, nous offrons sous les ordres de Jésus, prêtre principal et pour toujours, ce qu'offrit Melchisédech. Même si l'action liturgique est réservée au clergé, tous les chrétiens cependant participent au sacerdoce royal, étant les membres du grand-prêtre. Comme Jésus a sacrifié son corps vivant, et en lui l'Eglise qui est son corps mystique, ainsi l'Eglise offre à son tour la victime du Calvaire et, avec elle et par elle, sa propre immolation.

On peut même dire que le Christ est notre autel. Et en effet, ce n'est pas notre édifice sacré, ni nos présents, ni nos prières qui sanctifient le Sauveur; lui-même au contraire, donne à la table liturgique sa consécration, comme il absorbe dans un holocauste de gloire tous ceux qui, par lui, seront admis à l'autel céleste.

Il est donc établi que le sacrifice de l'Eglise est essentiellement un sacrifice relatif. C'est du haut de la croix que le pontife suprême nous le recommande; il nous convie au banquet rituel de sa chair immolée et de son sang répandu par des mains impies. La Dernière Cène avait inauguré ce rite nouveau; la mort sanglante l'a consommé; à l'aube de Pâques, la Résurrection l'a couronné, en y apposant le sceau de l'acceptation divine. A ce moment, le sacrifice du soir, obscurci par l'ombre du péché et de la mort, s'est transformé en offrande du matin, ensoleillée par la clarté d'une vie nouvelle, prémices de la gloire réservée aux prédestinés.

Il appartient de même à l'essence de la Messe d'être un rite commémoratif. Elle présente à Dieu en souvenir de la passion, dans la ressemblance même de cette immolation, le corps et le sang de Jésus. Comme les oblations des Juifs annonçaient l'hostie parfaite, ainsi la Messe célèbre la mémoire du sacrifice achevé, en offrant et en distribuant le corps et le sang de la victime unique. Notre pontife ressuscité est entré dans le Saint des Saints, s'offrant lui-même pour nous. Tous les jours, jusqu'à la fin des temps, l'Eglise accomplira le *sacramentum memoriae* de sa mort propitiatoire. La victime cependant n'est pas égorgée de nouveau; à l'autel chrétien, le sang ne coule plus, si ce n'est en symbole. En d'autres termes, l'immolation de la Messe est représentative et sacramentelle, mais l'oblation est actuelle et se répète dans la liturgie quotidienne. Elle s'achève en un véritable repas sacrificiel, auquel est invitée toute la maison de Dieu. Voilà pourquoi la Messe s'appelle en vérité un sacrifice de louange et de reconnaissance. D'après la grâce de la Nouvelle Alliance, la victime est une hostie eucharistique.

Fidèle disciple de saint Augustin, saint Fulgence de Ruspe, a résumé cette doctrine en une phrase lapidaire : « Rendons grâces à Dieu, dit-il, dans l'oblation du corps et du sang du Christ; reconnaissons sa mort expiatoire et notre Rédemption dans le sang, non pas comme un espoir ou une promesse, mais comme une réalité heureusement achevée ». L'âme débordante de joie, l'évêque d'Hippone s'écrie : « Voilà donc le sacrifice de la paix qui nous réconcilie avec Dieu, véritable miracle d'unité. Jésus, notre médiateur, reste identique avec le Père qui l'accepte, il se fait un avec ses frères qui en bénéficient, lui-même en est le prêtre sans péché et la victime sans tache. »

Nul doute que ce sacrifice infiniment parfait ne nous obtienne de Dieu toutes les grâces.

Toi, chrétien, quand tu veux apaiser Dieu pour tes péchés, tu donnes au prêtre de quoi offrir pour ton pardon le sacrifice, et par la chair du Christ tu obtiens la divine bénédiction. A la table eucharistique tu apprends l'humilité, tu reçois la force, le courage, la lumière spirituelle; tu commences à revivre. Non seulement ton âme est saisie du feu divin, mais ton corps terrestre mérite l'immortalité, puisque ce feu céleste consume la mort dans son triomphe. La Messe nous assure même des bienfaits temporels; sa sainteté éloigne les malins esprits qui affligent parfois nos maisons, nos biens ou nos serviteurs. Elle nous prépare aux grandes luttes pour la foi, comme elle fortifia les martyrs pour le combat suprême. Vraiment, c'est une table précieuse où Jésus invite ses convives, pour leur apprendre par son exemple le courage de l'immolation totale. Ainsi le diacre saint Laurent répandit son sang pour ses frères, là-même où naguère il leur distribuait le sang du crucifié.

Vous comprenez, dès lors, pourquoi l'Eglise célèbre ses mystères de préférence sur le tombeau de ses martyrs; vous comprenez la vénération enthousiaste des Carthaginois pour l'autel-tombeau de saint Cyprien, connu sous le nom de *mensa Cypriani*. Ce n'est pas, dit le docteur d'Hippone, que nous sacrifions à saint Cyprien, à saint Pierre, ou à saint Paul, mais bien au Maître suprême qui couronna ces vaillants confesseurs.

N'est-ce pas légitime aussi que la sainte liturgie récite à la place d'honneur leurs noms illustres, non pas pour demander à Dieu le repos de leurs âmes, mais pour recommander les fidèles à leur puissante intercession. Adorer les martyrs serait un sacrilège; prier pour eux serait leur faire injure.

Instruite par la tradition patristique, l'Eglise ne prie que pour les défunts ordinaires. Ici encore la pénétration augustinienne approfondit la doctrine des docteurs africains.

Avec une émotion profonde, l'évêque se rappelle l'ultime désir de sa mère mourante: Souvenez-vous de moi, dit-elle, près de l'autel de Dieu. Toutes les fibres de son âme l'attachaient, en effet au sacrifice de notre Rédemption. Car elle savait que là se distribue la victime adorable qui détruit l'arrêt de condamnation porté contre nous par nos péchés.

Au sacrifice du Médiateur, l'Eglise récite les noms de ses enfants, qui sans être gravement coupables ont besoin cependant de propitiation. L'oblation liturgique est profitable aux seuls fidèles qui, pendant leur vie, ont mérité ce soulagement posthume. L'Eglise le sait, mais elle est mère; et son cœur maternel se souvient même des âmes abandonnées, oubliées de leurs parents et de leurs amis, pour les recommander à Dieu dans une prière universelle. Seuls les criminels et les infidèles sont exclus de cet acte de charité: la Messe pour les morts ne saurait suppléer ni à la conversion, ni au baptême. Pour assurer le contraire, il faut l'audace des Pélagiens. Mais leur doctrine est nouvelle, l'autorité de l'Eglise et sa discipline traditionnelle la réprouvent ouvertement. Le sacrifice du corps du Christ ne peut sauver que les membres du Christ, régénérés dans les eaux salutaires et nourris du pain eucharistique.

A son épouse, et à elle seule Jésus a légué le sacrifice, comme le gage de son union avec elle et avec tous ses enfants. Quand, après l'oblation, les fidèles se nourrissent de la victime immolée, ils se sentent transformés en elle, ils deviennent réellement un seul corps avec elle et entre eux; une seule chair, dit l'Apôtre, parce qu'il y a un seul pain que nous mangeons tous, que nous devenons tous, quel que soit notre nombre.

Comme les membres du Christ doivent se recueillir dans toute tribu et dans toute nation, l'Eglise célèbre le sacrifice même pour ceux dont elle souffre persécution. Dieu ne veut-il pas transformer ses ennemis en adorateurs parfaits? Puisqu'il veut les sauver, il ne leur refusera point l'unique moyen de salut, le corps de son Fils bien-aimé. Le temps de la miséricorde se prolonge. Le prêtre à l'autel exhorte le peuple à haute voix: Prions pour les nations infidèles, afin que le Seigneur les convertisse à la foi; et la foule de répondre *Amen!* comme à nos grandes oraisons du vendredi saint. Prions pour les catéchumènes pour qu'il leur inspire le désir d'être régénérés. *Amen.* Prions pour les chrétiens, afin que par sa grâce ils persévèrent dans la voie où ils sont entrés. *Amen!*

Seuls les pélagiens détruisent cette prière en niant son efficacité. Seuls les schismatiques la rendent infructueuse, quand ils offrent le sacrifice de la paix en déchirant la paix. Triste aberration des donatistes, gémit saint Optat, ils ont dressé autel contre autel, ils osent célébrer la Messe au nom de l'Eglise unique qu'ils ont scindée en deux.

Il est temps de conclure. Quand l'assistance nombreuse, obligée d'écouter le sermon debout se fatigue, dit saint Augustin, l'orateur doit annoncer la fin et finir réellement.

Jetons un regard en arrière. Pour saint Cyprien comme pour saint Augustin, au centre de l'Eglise se dresse l'autel, au centre de la vie chrétienne rayonne l'Eucharistie. Elle est la source de notre vie surnaturelle; elle nous inspire les pensées salutaires et le courage des actes héroïques qui nous rendent dignes de cette vie pour toujours. Personne, peut-être, après saint Jean, ne fut si pénétré de cette idée que l'évêque d'Hippone: elle domine et transfigure toute sa théologie.

Ah, si nous méditons davantage ce mystère de notre divinisation dans le Christ! Dans quelle lumière nous apparaîtrait alors l'Eucharistie! Il nous faudrait pour l'admirer les yeux de saint Louis, roi de France, étendu sur son lit de cendres, au moment de sa dernière Communion.

De quel élan irrésistible son âme se portait au devant de son Dieu à ce moment suprême! O sainte colline qui fut témoin de ces transports! O terre d'Afrique, si magnifique d'esprit chrétien, si durement éprouvée par des fléaux sans nombre, mais si tenace dans sa volonté de vivre pour le Christ!

O terre ardente et tourmentée et malgré tout si pleine d'espoir! Carthage punique, rasée par les Romains, put renaître de ses cendres. Carthage chrétienne se releva toujours par l'énergie de ses pasteurs. Au sortir de l'épouvante des persécutions, elle entra avec la gloire de ses martyrs dans le siècle d'or de saint Augustin. Après la ruine vandale, elle sut produire un renouveau catholique, éphémère hélas! bientôt noyé dans le triomphe de l'invasion arabe. En ce moment, le monde entier a les regards fixés sur sa blanche cathédrale, œuvre de cet homme d'élite, le cardinal Lavignerie. Le monde chrétien espère. Après cette longue nuit n'est-ce pas l'aurore d'une vie nouvelle qui s'annonce, pour elle et pour l'immense continent noir dont elle dirige les destinées? Fasse Dieu que les siècles à venir puissent contempler, ravis, cette merveille: l'Afrique au Christ eucharistique!

G. PHILIPS,

Professeur au Grand Séminaire de Liège.

Après l'évacuation

La libération de la Rhénanie clôt la première période de l'après-guerre. Et il se pourrait bien que la seconde période fût plus dramatique encore, car le chapitre qui vient de se terminer a laissé un grand nombre de facteurs de désordre soigneusement disposés par l'ignorance et les vices des parlementaires qui firent la paix.

Mais laissons l'avenir et résumons les résultats acquis.

Dans les relations directes entre l'Europe centrale et les alliés d'hier, il faut distinguer deux résultats principaux: l'économique et le politique. Au point de vue économique, la guerre fut désastreuse pour l'empire allemand, portant à sa suprématie industrielle un coup terrible. Tout fut fait pour restaurer le Reich. N'est-il pas le principal domaine, en Europe, pour l'investissement des capitaux américains? La finance internationale, agissant de son nouveau centre à New-York, usa de sa grande puissance pour remettre en marche, à toute vapeur, la machine industrielle judéo-germanique. Mais quelque chose clocha et les projets ont échoué. Ceci est dû, en partie, aux difficultés générales que rencontre partout le capitalisme industriel avec ses masses énormes de chômeurs, une classe ouvrière de mauvaise volonté, un contrôle anonyme, secret et fuyant; en partie au découragement qui a gagné l'élite dirigeante de l'Allemagne protestante à laquelle la guerre a enlevé l'atmosphère politique et sociale qui lui est nécessaire.

La classe moyenne et la classe supérieure protestantes, les professeurs et leurs élèves, en particulier les savants et les ingénieurs, les officiers supérieurs, les grands propriétaires fonciers de l'est, tout ce faisceau de forces sociales qui maintenaient et assuraient la puissance de l'ancienne machine des Hohenzollern, prospéraient dans une atmosphère sociale où l'invincibilité de leur armée était tenue pour certaine, où la décadence de la France et de l'Italie ne faisaient aucun doute, où le meurtre de la Pologne était considéré comme définitif, où les populations agricoles du sud et de l'ouest suivaient allègrement dans le sillage de la domination prussienne parce que la domination de Berlin leur donnait l'ordre et la prospérité, et la conscience d'une supériorité sur les peuples voisins.

La guerre fit table rase de tout cela. A une obéissance automatique d'une classe gouvernante ont succédé de violentes récriminations.

tions contre elle de la part du prolétariat du nord industriel; les catholiques du Rhin et du haut Danube, bien que constitutionnellement plus assujettis que jamais à Berlin, sont moralement beaucoup plus indépendants et, en général, la vie de l'ancien Reich est impossible dans cette atmosphère du nouveau.

D'autre part, politiquement, l'œuvre de Bismarck a résisté et est moralement plus forte que jamais. L'unité de l'Etat qu'il forgea, en excluant les Allemands du moyen Danube, reste forte et permanente. Le contraste entre l'unité politique de cet Etat et ses troubles économiques grandissants pourrait être le problème capital de la prochaine décade.

* * *

L'influence de la guerre sur la France est un paradoxe du commencement à la fin. Je ne prétends pas en découvrir les causes, mais les faits sont assez intéressants en eux-mêmes sans se tourmenter à propos des causes. Tout homme suffisamment instruit vous eût dit — et tous les gens avertis vous disaient partout, il y a dix ans — que la question de vie ou de mort pour la France était la survivance du parlement français.

Si le parlement survivait, la France était condamnée. Elle avait perdu la moitié de ses hommes en âge utile; elle était profondément divisée sur la seule chose qui compte, c'est-à-dire la religion, et les intérêts de la finance internationale étaient exactement opposés, aux siens. D'après toutes les prévisions — les parlementaires français toujours coupables des mêmes extravagances méprisables et mortifères comme s'il n'y avait pas eu la guerre, la grande querelle religieuse restant toujours ouverte — la France devrait être au désespoir et en pleine décadence. La finance internationale chassa les Français de la Ruhr en ruinant leur franc. Elle les priva de réparations légitimes; dans son duel avec une classe paysanne qui ne l'intéresse aucunement — car la finance internationale ne lui avança pas de capitaux et ne détient sur elle aucune hypothèque — elle remporta une victoire complète. Et malgré cela, pour des raisons inexplicables, la France est toujours plus prospère et, pour l'instant, socialement contente. Vous y voyez le bien-être partout; vous constatez que les gens y sont raisonnablement heureux; les principales traditions du pays sont restaurées; les religieux sont rentrés et les réserves d'or de la Banque de France empêcheront toute attaque nouvelle de New-York.

L'ancienne armée n'est plus: elle est remplacée par une milice. Il y a un contraste violent, en ceci, entre la France et le Reich qui possède l'armée de loin la mieux organisée du monde, armée professionnelle, avec service à long terme, et de tout premier ordre à tous les points de vue.

Mais les Français possèdent également le noyau d'une armée professionnelle, aussi nombreuse que celle du Reich, avec, évidemment, un armement supérieur, et des effectifs, bien plus nombreux, mais d'hommes ne faisant qu'un service très court. Il faut dire, toutefois, que la supériorité militaire appartient, en ce moment, à l'Allemagne.

* * *

Le changement le plus important dû à la guerre, du moins en ce qui concerne les résultats extérieurs et évidents, est le changement opéré en Angleterre dans la situation internationale de l'Etat anglais, comme aussi dans sa constitution interne. Ce changement avait commencé bien avant la guerre, mais celle-ci l'accéléra et le confirma.

L'Angleterre a cessé d'être un Etat aristocratique. Jusqu'à présent, elle n'est pas encore devenue autre chose. Les Anglais n'aiment pas la démocratie et n'en essaieront probablement jamais. Le principe aristocratique qui animait l'ancienne Angleterre n'est

plus. Les restes de son ossature et de ses institutions perdurent. Un grand nombre des organes par lequel il fonctionnait — les écoles publiques, par exemple — restent toujours aussi vigoureux qu'auparavant. Mais l'âme de la chose, c'est-à-dire le désir d'être gouverné par une classe sociale spéciale, la *gentry*, et une *gentry* assurée que son autorité est et sera indiscutée, cette âme a quitté le corps de l'Etat. Impossible de prévoir ce qui en résultera. Rien de positif n'est en vue; rien ne paraît être en passe de combler le vide. La Chambre des Communes est devenue ridicule, et la conduite de ses membres les plus mis en vedette n'est plus qu'une farce. Leur prestige a disparu et ne pourrait être restauré.

Toutefois le patriotisme, qui fut nourri et trempé par la constitution aristocratique de la société, est plus vigoureux que jamais. Un autre effet d'une aristocratie, l'identité entre les tribunaux (le pouvoir judiciaire) et le pouvoir exécutif, et donc le contrôle absolu du gouvernement sur l'individu, a également survécu plus puissante que jamais. Mais il y eut un curieux développement. Quand l'Angleterre était gouvernée par la *gentry*, l'autorité de l'Etat sur l'individu par l'identité du judiciaire et de l'exécutif, était exercée dans d'étroites limites. Et c'est ce que nous voulons dire quand nous affirmons que dans une société ancienne et complète de grande étendue le citoyen privé est plus libre sous un gouvernement aristocratique que sous toute autre forme de gouvernement. Le pouvoir absolu demeure, mais les limites de son action ont été mises en pièces. Aujourd'hui, en Angleterre, le citoyen privé est sujet à une plus grande pression de la part de l'Etat que dans n'importe quel autre pays d'Occident. De plus, l'esprit dans lequel cette sujétion universelle est acceptée promet une pression plus grande encore, bien qu'il y ait un domaine ou la limite soit atteinte: celui des impôts. Ici le contrôle absolu de l'Etat sur l'individu a touché, et peut-être dépassé, le maximum. Impossible d'imposer davantage. Il est même probable que dans un avenir prochain, une forme quelconque de répudiation occulte sera nécessaire.

La situation extérieure et internationale de l'Angleterre a changé aussi profondément que sa condition interne. Par l'évolution de l'armement moderne pendant la guerre, le pays a cessé d'être stratégiquement une île. Par l'alliance virtuelle avec les Etats-Unis, en fait une dépendance bien plus qu'une alliance, l'Angleterre a perdu cette puissance de blocus qui était sa seule, mais aussi son invincible arme. Et c'est peut-être un symptôme, ou un effet, de tout cela que, pour la première fois depuis deux cents ans, la politique anglaise vis-à-vis des rivaux et vis-à-vis des colonies est devenue incertaine. Tout le monde s'en rend compte. On n'a pas encore découvert de remède, et peut-être la situation n'en comporte-t-elle pas. On pourrait suggérer que la première chose à tenter serait une bonne compréhension de l'Europe et une estimation soignée des forces qui y sont en action de manière à permettre à l'Angleterre de toujours se ménager une balance en sa faveur. Mais comment sauvegarder une pareille action compensatoire instinctive en fait de politique extérieure sans une *gentry* à la tête et en dépendant des Etats-Unis qui n'ont aucun intérêt dans le problème européen et n'ont donc aucun besoin de l'étudier? Et si, dans un pays comme le nôtre, la délicate machine des affaires extérieures ne peut être manœuvrée que par une *gentry* au pouvoir, comment la machine de l'administration coloniale — c'est-à-dire, pratiquement, l'Inde (car rien n'est comparable en importance à l'Inde) — peut-elle être sauvegardée sans *gentry*?

HILAIRE BELLOC.

La philosophie catholique de la vie⁽¹⁾

Une des joies les plus vives du publiciste, c'est de pouvoir signaler à ses lecteurs les ouvrages qui méritent d'être lus, médités, pieusement conservés.

Qu'il s'agisse de spiritualité, de science, de philosophie ou d'art, la rencontre d'un grand livre est une circonstance providentielle, qui décide parfois de toute une orientation intellectuelle.

C'est un plaisir de ce genre que j'éprouve aujourd'hui à présenter à nos lecteurs l'important ouvrage de l'abbé F. De Hovre, docteur en philosophie, professeur de pédagogie à Anvers.

* * *

Avouons d'emblée que le livre porte un défaut apparent. Pédagogues, pédagogie! Comme ces mots sonnent mal à l'oreille! Pour la plupart d'entre nous, le pédagogue est un insupportable pédant, un marchand de recettes intellectuelles qui ne valent guère mieux que les remèdes des charlatans.

La pédagogie nous semble une science de cuistres qui se figurent, qu'avec une gymnastique appropriée on fera ce qu'on voudra de n'importe quel imbécile : un savant, un philosophe, un poète ou un saint.

Ce n'est pas du tout cela que se propose M. De Hovre. Si j'ai bien compris, il y a dans la pédagogie, au sens large du mot deux parties. L'une qui s'appelle la didactique constitue en quelque sorte la technique des divers enseignements et de la formation des caractères.

Maniée par un homme de la valeur de Willmann, elle peut acquérir une grande importance intellectuelle et morale. Au-dessus d'elle cependant et la dominant, il y a la philosophie pédagogique qui a pour objet les principes directeurs de l'intelligence, de la volonté et du cœur.

C'est là le domaine propre de l'auteur qu'il administre avec un incomparable maîtrise.

Pour le succès de son livre, pour le plus grand profit de ses lecteurs éventuels M. De Hovre aurait bien fait de dissimuler autant que possible cette triste épithète de pédagogue qui risque d'effrayer le public.

Son vrai titre, celui qui correspondrait à sa substance serait bien, me semble-t-il : Philosophie catholique de la vie.

* * *

L'ouvrage de l'abbé De Hovre contient tant de richesses qu'il est impossible de les énumérer toutes en un seul article. Heureusement, il est si fortement charpenté que l'esprit ne peut s'égarer.

Dans les deux premières parties les plus importantes peut-être au point de vue doctrinal, l'auteur montre le lien organique qui joint la pédagogie à la philosophie et il trace les grandes lignes de la philosophie catholique de la vie.

La deuxième partie est consacrée à quelques représentants typiques de la pédagogie catholique. Et savez-vous quels noms figurent à ce tableau d'honneur?

G. S. Spalding, l'éminent évêque américain de Peoria; Mgr Dupanloup, pour la France; le cardinal Newman pour l'Angleterre, notre cher cardinal Mercier; pour l'Allemagne, Willmann relativement peu connu dans les pays latins, mais qui est, peut-être, le philosophe catholique le plus pénétrant de l'Allemagne moderne.

Cette partie est de loin la plus longue. L'auteur ne se borne pas à nous donner une esquisse sommaire des systèmes de ces penseurs.

Pour chacun d'eux, c'est une belle biographie intellectuelle qu'il compose, avec autant de science que d'amour. On voit qu'il leur a consacré de longues études méditatives. Il a pénétré l'essentiel de leurs idées et il a su découvrir le principe vital qui anime leurs œuvres et leur confère une unité organique.

Pour ma part, je place hors de pair le long chapitre qu'il dédie à Newman et qui s'ouvre par une superbe photographie. Tous ceux

qui ont voyagé en Angleterre retrouveront dans les traits de Newman l'idéal incarné du gentleman anglais, avec, en plus, toute la noblesse pensive, la délicatesse, le charme spirituel que peut ajouter l'ardente foi catholique à un des plus beaux types d'hommes qui soient au monde. Mais cela n'est rien en comparaison de tout ce que l'abbé De Hovre nous fait découvrir d'idées originales et profondes dans l'œuvre de Newman.

Après l'avoir lu, on ne peut que souscrire à son Jugement. Newman est probablement la plus grande personnalité catholique de tout le XIX^e siècle.

Nous sommes à la recherche d'une présentation nouvelle de notre éternel catholicisme, capable de toucher les intelligences désaxées et les consciences inquiètes de nos contemporains. Il semble qu'on trouverait dans la méditation des œuvres de Newman les éléments d'une apologetique vivante, capable de répondre aux angoissantes questions que l'homme moderne se pose et auxquelles il ne trouve aucune solution satisfaisante. L'importance de Newman s'accroît encore du fait que voici. Il existe actuellement en Allemagne un remarquable renouveau de la pensée catholique. C'est comme l'écrivait le philosophe Peter Wust, un retour de l'exil. Eblouis par l'éclat de la grandeur charnelle de l'Allemagne impérialiste, les catholiques allemands avaient un peu oublié la puissance et vivifiante originalité de leur foi catholique.

La défaite de leurs armées qu'ils se figuraient invincibles, les souffrances de la guerre et de l'après-guerre, le désarroi des esprits et la détresse des cœurs, les ont obligés à réfléchir. Tout naturellement, devant la fragilité des appuis humains, c'est dans les énergies de leur foi qu'ils ont cherché la lumière et la force. Il en est résulté un mouvement de renouvellement de la pensée catholique allemande encore fort tumultueux mais qui semble plein de promesses. Ce mouvement, à peu près inconnu des Wallons, est étudié avec beaucoup d'intelligente sympathie par nos compatriotes flamands. M. de Hovre en particulier le connaît parfaitement, sans d'ailleurs s'y asservir le moins du monde.

Or à son avis, c'est l'étude des œuvres de Newman, qui a agi comme un ferment sur la philosophie religieuse de l'Allemagne contemporaine. « A l'heure actuelle, écrit-il, se produit un véritable mouvement newmanien. Il en est surtout ainsi en Allemagne où se publient simultanément deux éditions différentes des œuvres complètes de Newman. Tout le revirement qui se manifeste dans la philosophie allemande, se trouve de plus en plus sous le signe de la pensée de Newman. »

Enfin dans une troisième partie M. De Hovre dessine vigoureusement les grandes lignes de la pédagogie catholique. Ici apparaît le professeur, l'éducateur dans le beau sens du mot. Je n'ai jamais entendu l'abbé De Hovre parler en public. A le lire, on devine qu'il doit être dans sa langue maternelle, un bien remarquable éveillé d'idées. Il a l'art de résumer de vastes théories en quelques formules frappantes; de grouper les arguments ou plutôt de les diriger comme une troupe impétueuse, mais ordonnée vers un but bien défini et ardemment poursuivi. Son érudition est extraordinaire. Outre la littérature flamande de son sujet, il connaît quatre autres littératures : la française, l'allemande, l'anglaise et l'américaine.

Mais cette érudition, il la domine et la maîtrise. Son livre est émaillé de citations, presque toutes extrêmement suggestives. Elles ne sont pas prises au hasard. Elles sont enchâssées dans la fine et solide armature d'un raisonnement qui ne se laisse pas égarer.

Cette maîtrise a, me semble-t-il, des origines faciles à découvrir. M. De Hovre est philosophe. Il a subi la forte empreinte de l'enseignement thomiste du cardinal Mercier. Avant d'aborder le chaos des doctrines pédagogiques modernes, l'abbé De Hovre était en possession d'une conception synthétique de l'univers assez ferme pour ne pas se laisser tromper par les erreurs modernes, assez souple pour accueillir les vérités partielles que la pensée moderne a découverte. Ensuite il est, cela va sans dire, intégralement catholique. C'est sous l'angle catholique qu'il envisage toutes les doctrines. Appuyé sur ces deux fermes assises : la philosophie thomiste et la théologie catholique, il pouvait sans danger et même avec profit étudier non seulement les pédagogues catholiques comme il l'a fait dans ce volume, mais toutes les grandes directions de la pédagogie philosophique et il le fit dans un volume précédent (1).

Le livre se lit aisément. Je dirai plus, il se lit passionnément.

(1) *Le Catholicisme, les pédagogues, la pédagogie*, par F. DE HAVRE, traduit du flamand par G. Someons, 1 vol. grand format. Bruxelles, Librairie Albert Dewit, 53, rue Royale, 1930.

(1) *Essai de philosophie pédagogique*, par F. DE HOVRE avec une préface de Jacques Maritain. Bruxelles, Librairie Albert Dewit, 1927.

Cela tient évidemment à l'importance, à l'actualité des questions qu'il analyse et qu'il résoud. Mais cela tient encore à la vie intense qui l'anime.

L'abbé De Hovre est maître de son sujet. De longues et fécondes années de professorat lui ont permis de réunir en une vivante synthèse tous les aspects positifs et négatifs de la philosophie catholique de la vie. Il ne se contente pas de réfuter les doctrines modernes. Il les éclaire aux rayons de sa propre théorie et ainsi il peut en extraire ce qu'elles ont de bon pour en enrichir sa pensée.

Cela donne à ses exposés un allant, une impression de certitude heureuse qui se transmet par contagion à l'esprit du lecteur et entraîne sa cordiale adhésion.

L'abbé De Hovre a écrit ses ouvrages en flamand. Sa science est nourrie d'œuvres anglo-saxonnes et allemandes. Heureusement la forme est latine, c'est-à-dire claire, bien ordonnée, orientée vers l'argumentation logique. Et cela fait le plus heureux des

mariages. Je ne pouvais pas m'empêcher en le lisant de me dire que si nous savions le comprendre, la diversité de nos deux races flamande et wallonne nous apparaîtrait comme un don précieux de la Providence. C'est elle qui fait notre âme belge et qui nous permet d'unir en un tout harmonieux la lucidité méditerranéenne à la profondeur parfois un peu trouble des pays du nord.

Je m'en suis tenu volontairement aux caractères, du livre de M. De Hovre qui est un grand et beau livre. Je l'ai fait consciemment. Il ne m'était pas possible en un seul article de donner à la fois une impression d'ensemble et une analyse critique des principales théories exposées. J'ai couru au plus pressé. Si la *Revue* veut bien me continuer sa bienveillante hospitalité, j'aborderai, prochainement, les rapports entre la philosophie et la pédagogie et la philosophie catholique de la vie.

FERNAND DESCHAMPS.

Les idées et les faits

Chronique des idées

Le « Rancé » d'Albert Chérel

On lira avec un intérêt passionné, on lira avec délices le *Rancé*, d'Albert Chérel — paru dans la collection des Grands Cœurs — qui nous restitue, enfin, dans la vérité de son caractère, ce grand homme du cloître, si étrangement défiguré par la Vie romancée de Chateaubriand et par l'ouvrage tendancieux de l'abbé Brémond *L'abbé Tempête*. C'est bien dommage que, pour parler en termes pertinents de l'abbé académicien, les mots nuancés soient de rigueur : on qualifierait l'*Abbé Tempête* de supercherie littéraire.

Le *Rancé* de l'histoire ne ressemble pas du tout à l'impétueux et violent maniaque dont la verve pittoresque de M. Brémond nous a tracé le portrait de fantaisie. Ce fut une âme ardente mais merveilleusement maîtresse d'elle-même parce que de tous les saints combats qu'il a livrés pour la Réforme cistercienne, les plus après sont ceux où il s'est acharné contre lui-même. Cet affamé de pénitence, ce héros de la pénitence, visiblement suscité par Dieu pour réagir contre la décadence de l'Ordre et rétablir la stricte observance, mérite, à tous égards, le nom que lui a donné son ami Bossuet : il fut un second saint Bernard autant par sa vibrante énergie que par sa profonde tendresse.

Ce n'est point par désespoir d'amour pour M^{me} de Montbazou que l'abbé mondain, vivant au sein du luxe et parmi les plaisirs, s'est précipité à la Trappe. La mort tragique par sa soudaineté de celle qui régnait sur son cœur fut l'occasion d'un grand coup de la grâce. Ses yeux, éclairés par une meilleure lumière, ont vu s'ouvrir sous ses pas le gouffre de l'éternel supplice, il a reculé d'épouvante devant l'horreur de cette destinée, il a été transpercé par le glaive de la Justice divine, il a compris qu'il n'en pouvait faire trop pour se libérer de la réprobation et qu'il fallait pousser jusqu'au bout la pénitence expiatoire.

Mais, dans cette conversion qui lui fait sentir l'opposition radicale, l'antagonisme absolu entre l'esprit du monde et l'esprit de l'Évangile, il n'y a pas trace de précipitation. Sept années s'écouleront, pleines de tergiversations, entre la mort de M^{me} de Montbazou et l'entrée du converti à la Trappe. Il a profondément mûri son grand dessein, procédant par étapes, défaisant l'un après l'autre les liens qui l'attachaient au monde, se dépouillant graduellement de ses immenses revenus d'abbé commendataire, liquidant enfin sa fortune malgré le soulèvement de sa famille pour ne se réserver que Notre-Dame-de-la-Trappe, dans le Perche, cherchant sa voie avec une inlassable patience, s'entourant de toutes les lumières, consultant les conseillers de la plus haute vertu à Saint-Bertrand-de-Comminges, à Aleth, à Pamiers, longtemps ballotté entre la vie d'apostolat extérieur et la vie contemplative, sondant son cœur, affermissant sa vocation, épiait les signes de la volonté divine, et, enfin, ayant franchi les derniers obstacles,

se résolvant, sous le regard de Dieu, à devenir l'abbé régulier de l'abbaye déchu dont il avait la commende.

* * *

Il sera l'homme ou plutôt l'ange de la solitude, le pénitent que Bossuet a défini *l'homme pensif, attentif à son âme*. Il n'est pas du tout un emporté ni un lyrique. Il veut sauver son âme, dit Chérel, des plaies qu'il lui a faites, et, selon l'expression du psalmiste, il a levé les yeux vers les montagnes, pour y trouver enfin le secours. Mais une fois prise, sa résolution sera immuable.

C'est un esprit réaliste, d'une logique inflexible. « Quant au pas que j'ai fait, a-t-il écrit, ce que je puis vous dire de plus vrai, est que je suis convaincu que j'ai fait ce que j'ai dû faire, qu'il faut n'être point chrétien pour n'aller point aussi loin qu'on le peut, quand il est question du salut. »

Dans les délibérations qui ont précédé son entrée à la Trappe, dans l'aplanissement des nombreux obstacles qui s'y opposaient, on ne peut voir la fougue ni l'emballement, mais on est contraint de reconnaître une haute et ferme raison qui s'appuie sur une foi invincible. Il avait une horreur naturelle du « frocard » et c'est la grâce seule qui a pu en triompher.

Il entre dans ce dessein autant de magnanimité que de confiance en Dieu : « Je sais bien, écrit-il encore, que j'ai frappé à la seule porte qui m'était ouverte, et que je ne pouvais entrer que par là sans la paix de Jésus-Christ. La confiance que Dieu me donne est telle que je m'abandonne à l'aveugle. Et mon repos est que je sers un Maître qui n'abandonne jamais ceux qui sont demeurés avec persévérance à son service. Dieu est exigeant, il hait l'indécision; mais il secourt les âmes généreuses et tenaces qui tâchent d'aller loin sous sa conduite. » Voilà, dit M. Chérel, les principes qui résument la pensée de *Rancé*.

Est-il vrai que l'Abbé réformateur dans la poursuite de son idéal de retour à l'antique discipline des Thébaïdes ait manqué de discrétion, de prudence, et qu'il ait voulu en imposer à son siècle par un défi à la nature, par d'extravagantes austérités?

Il est vrai qu'il a empreint sa réforme de sa forte personnalité, qu'il eut peu d'égards à l'insalubrité de la Trappe et parut même s'en réjouir comme d'une condition de la vie expiatoire, au point de ne pas laisser s'intimider par des cas de mort assez nombreux survenus à telle ou telle époque. Lui-même fut tout perclus de rhumatismes et fut contraint de passer à l'infirmerie une bonne partie de ses dernières années. Il méprisait les conseils de la Faculté et n'avait cure des prescriptions médicales. Il traitait le corps en ennemi et entendait le réduire à l'esclavage de la raison. Il veut « que le moine se soule de croix et d'opprobres » et qu'il se plonge à corps perdu dans l'immolation des sens. Il veut la pénitence perpétuelle et ne fait pas quartier à la chair. Mais à toutes les austérités de sa réforme il a donné comme fondement l'obéissance absolue à l'autorité de l'Abbé et, peut-être, redouté plus encore

les artifices et les révoltes de l'orgueil que le naturel penchant à la volupté. Il a pris en tout le contre-pied de la concupiscence et de la superbe de la vie. Il crucifie le moi par les clous de l'oraison, du travail, de la mortification, de l'abaissement. Il fait la guerre, suivant le mot de Clemenceau, la guerre opiniâtre, acharnée à la nature dépravée. Il a voulu que le moine fut totalement absorbé par les pensées éternelles et visât uniquement Dieu dans toutes ses actions. Il interdit toute curiosité intellectuelle, toute étude, toute recherche scientifique capable de détourner l'esprit du seul objet qui doit l'absorber, la contemplation des vérités éternelles. Fouler aux pieds la chair et le monde, n'aspirer directement qu'à Dieu et vivre dès ici-bas, par une héroïque anticipation, d'une vie toute céleste : seul moyen, à ses yeux, par l'universel détachement de conquérir la paix du Christ. Assurément, il n'est pas l'homme des demi-mesures ni des accommodements avec le monde. Il donne la contradiction radicale à toutes les aspirations charnelles. La souffrance est toujours la bienvenue, elle est l'assaisonnement de la vie. Elle neutralise le poison de la volupté qui circule avec le sang dans nos veines. L'humiliation est acceptée avec empressement parce que sans elle l'humilité n'est qu'une grimace. Il trace un chemin droit et abrupt qui monte directement au ciel et supprime tous les petits sentiers fleuris où peut s'égarer la sensibilité humaine.

Cet idéal de vie qui déconlait, pour lui, de l'Evangile, il l'a défendu avec énergie, il s'est efforcé de le propager.

* * *

Il importe souverainement de remarquer son attitude envers le jansénisme. Elle est d'une correction absolue. Sans doute, il compta de nombreux amis à Port-Royal, il était d'accord avec eux, pour condamner, comme Bossuet, la morale relâchée des casuistes; mais sa doctrine spirituelle est sans reproche, sa soumission à Rome indéfectible. Il n'a pas brusqué sa rupture avec les jansénistes, il s'en est détaché prudemment et puis, après les ménagements nécessaires, il a définitivement rompu avec eux. Ainsi il alluma leur colère et fut mis en demeure de les combattre. Rancé est, avant tout, un enfant d'obéissance.

Que faut-il penser de sa conception monastique? Il faut en penser ce que son siècle en a pensé, l'admirer sans réserve et constater qu'elle a triomphé. C'est de la pure logique évangélique. Je n'excepte même pas le mépris du travail intellectuel qui a provoqué le célèbre conflit avec « le bon Mabillon », grand défenseur de la tradition bénédictine favorable à la recherche scientifique. Rancé a voulu que son moine ne se laissât pas détourner de ses fins dernières par des travaux intellectuels qui flattent l'orgueil et nourrissent la vanité. En somme et au fond des choses, il a partagé le sentiment du saint Bernard, méprisant la science qui enfle, la science qui amuse et distrait l'homme de ses devoirs essentiels, il a aimé la science qui édifie, celle que l'on puise dans l'Écriture-Sainte et les écrits des anciens Pères et je note que le débat engagé entre le bénédictin et le trappiste a trouvé son épilogue dans une amicale visite de Mabillon à la Trappe où il est tombé sous le charme de cette oasis de la pénitence et de la paix.

Ce qu'il y a de tranchant et d'absolu dans la Réforme rancéenne s'explique à merveille par la nécessité d'une réaction qui devait arracher le monachisme dégénéré à l'abjection où il se mourait. Il fallait un coup de tonnerre pour secouer sa léthargie. C'est ce que de nombreux critiques n'ont pas aperçu. Ils ne situent pas la Réforme dans son cadre, ils ne voient pas que cette humble et fière intransigeance, qui n'entend composer avec aucune faiblesse, devait s'imposer par sa singularité et ainsi remettre en honneur par l'autorité du fait la sévère discipline des mœurs antiques.

Pensez donc que la Trappe, corrompue et avilie par la commande, était devenue comme un antre d'immoralité, un repaire de brigands. Là vivaient largement de la manse conventuelle quelques bandits, qui ne priaient ni travaillaient, braconniers réfugiés dans les bois, assassinant au besoin les paysans, pillant et volant! C'étaient par le dérèglement de leurs mœurs des brutes plutôt que des hommes. Quarante ans après, Rancé rappellera ces faits à la communauté qui a passé en peu de temps de l'enfer au ciel. Ils étaient six, ces malheureux. A sa première visite d'abbé commendataire, Rancé les assembla et leur notifia sa décision de réformer l'abbaye. « Cris, protestations, menaces de mort par le poignard, le poison ou la noyade. » Celui que M. Brémond appelle l'Abbé Tempête garda son sang-froid et sa sérénité. Il se borna

à menacer ces misérables de la colère du roi Louis XIII, conclut avec eux un accord en leur promettant une pension, à la condition que le couvent serait livré aux religieux de l'Étroite-Observance qui vinrent avec lui prendre possession de l'abbaye. C'est ce spectacle de dégradation inouïe avec lequel s'accordait l'état matériel de l'abbaye tombant en ruines, qui émut le cœur de Rancé et dissipa ses dernières appréhensions. Il comprit la tâche gigantesque et providentielle qui lui incombait, et résolut, après un noviciat très pénible, de faire profession à la Trappe et de la gouverner pour y élever sur ces ruines une vraie maison de pénitence. Devant cette abomination de la désolation, il fallait dresser dans toute son austère splendeur l'idéal monastique. La justification éclatante de Rancé, c'est son triomphe. Il a radicalement transformé la Trappe, il a exercé sur son temps une fascination qui était irrésistible, il fut l'homme de la Providence. Très grand seigneur, d'une distinction raffinée, humaniste qui lisait les auteurs grecs à livre ouvert, orateur doué d'une puissance de persuasion capable d'émouvoir les rochers, il mit toutes ses facultés au service de sa mission réformatrice. S'il avait été l'abbé Tempête qu'on nous a conté, jamais il n'eût réussi à remonter le torrent. D'où vient son succès qui fut éclatant? De la rigidité implacable de ses principes jointe à l'effusion d'une ineffable charité qui tempérait sa sévérité. Sans cette bonté paternelle, l'œuvre était vouée à la stérilité.

C'est un fait qu'il était adoré de ses moines qu'il avait condamnés à lutter à mort contre le vieil homme. Ces moines sévres de toute jouissance naturelle se consolait de leurs privations en le regardant. Ils mouraient en le remerciant, avec une tendresse inexprimable, de les avoir sauvés.

C'est un autre fait que Rancé fut, peut-être, le directeur de conscience le plus consulté de son temps. C'est presque tout l'armorial français qui défile devant nous dans l'énumération de cette seconde famille spirituelle que son prestige lui attira. La Trappe fut, sous le règne finissant de Louis le Juste et le règne commençant de Louis le Grand, un foyer prodigieux d'édification qui rayonna sur une multitude d'âmes. Ce fut un véritable centre de pèlerinages, une haute école de vertus, une clinique spirituelle où s'opèrent des conversions innombrables, un lieu d'élection où Dieu se plut à déployer la toute-puissance de sa grâce.

Des faits pareils authentiquement attestés sont la justification éclatante de Rancé et de son œuvre. Il a laissé une vaste correspondance que M. Chérel a patiemment dépouillée; elle révèle un habile médecin spirituel qui fait des cures merveilleuses. L'Abbé Tempête s'y montre d'une discrétion qui ne se sépare pas de l'énergie fermété. Il sait dire, lui qui, pour son compte, se moquait des médecins, qu'il faut suivre leurs avis, que s'il n'y a pas de limites à la pénitence intérieure, il en est à la pénitence extérieure.

Pour juger de la prodigieuse influence exercée par cet homme de Dieu qui vint à son heure et remplit la tâche à laquelle il était destiné, rien n'est plus suggestif que la lecture des éloges funèbres de ses moines, révisés par lui-même après le prononcé et réunis en volume. Ce sont des miracles de conversions qui sont capables d'en engendrer d'autres.

C'est sur pièces d'archives, conservées à la Grande-Trappe, à Windsor, ailleurs encore, qu'il faut juger Rancé et non pas s'imaginer à l'aventure. Il a donné un grand exemple. Il a réalisé un bien incalculable. Il incarna dans le camp de la pénitence l'héroïsme de son époque. Il éleva au-dessus des lâchetés humaines un drapeau qui ne sera plus abaissé. Son nom resplendira éternellement au firmament de l'Église.

J. SCHYRGENS.

Union des Eglises

Le Comité national d'études sociales et politiques, de Paris a consacré deux séances au problème de l'Union des Eglises. Ces séances eurent lieu dans la salle de la Cour de cassation du Palais de justice à Paris et eurent un très grand succès. A la première, tenue le 4 novembre 1929, fut exposé le point de vue des non-catholiques. A la seconde, tenue le 24 mars 1930, présidée par le cardinal de Paris, celui des catholiques. On y entendit des communications de R. P. de la Brière, du chanoine Quénét, du chanoine Hemme de M. Georges Goyau.

Nous avons reçu ces jours-ci le texte de ces communications

nous nous empressons de mettre sous les yeux de nos lecteurs le très remarquable rapport du chanoine Hemmer, le seul survivant, avec S. Em. le cardinal Van Roey, des membres catholiques des Conversations de Malines. Le chanoine Hemmer défend celles-ci contre d'injustes attaques et met en vive lumière leur haute portée dans l'œuvre du rapprochement des Eglises. Ce que l'on ne saurait assez admirer, c'est le ton du rapporteur, ce ton si indiqué quand il s'agit de parler à des frères séparés, et que l'on regrette vivement de ne pas rencontrer toujours chez les catholiques qui parlent d'Union des Eglises.

Eminence, Monsieur le Premier Président (1), Mesdames, Messieurs, le présent mémoire a pour objet les points de convergence de certains mouvements protestants avec le catholicisme.

De tous les indices qui témoignent d'un renouvellement de l'atmosphère morale du protestantisme et d'un rapprochement possible avec le catholicisme dans un lointain avenir, le plus frappant nous paraît être le besoin d'union qui travaille le protestantisme, non seulement en France, mais en Angleterre, en Allemagne et surtout dans les pays de missions. La séance du Comité national, tenue ici même le 4 novembre 1929 et consacrée à la « tendance actuelle en différents pays vers l'union des Eglises », en a fourni un témoignage très vivant et que les catholiques reconnaissent avec la plus chaude sympathie.

Aux époques où l'on regardait la confession unanime d'une foi précise comme l'indispensable armature d'une Eglise quelle qu'elle fût, l'émission extrême du protestantisme a bien des fois fait présager sa dissolution complète. Sans parler du pullulement de sectes particulier à l'Angleterre et plus encore aux Etats-Unis de l'Amérique, et à ne regarder que les grands corps organisés du protestantisme — Eglises épiscopaliennes d'Angleterre, de Suède et d'Amérique, Eglises luthériennes synodales, Eglises réformées de diverses dénominations, Eglises wesleyennes méthodistes — le fractionnement indéfini, auquel aucune opposition de principe ne pouvait faire obstacle, offrait une sorte de scandale intellectuel pour le catholique habitué à considérer l'unité dans la foi et la soumission à la hiérarchie comme une marque nécessaire de la véritable Eglise.

Les seuls mots de « protestantisme » et d' « unité » lui paraissent présenter un violent contraste, et s'il lui était possible de les rapprocher aujourd'hui sans trop d'invéraisemblance, c'est qu'il y aurait vraiment quelque chose de changé dans le monde.

Un espoir de si grande portée est-il autorisé par les circonstances actuelles? Dans les siècles passés, il n'a pas manqué d'âmes généreuses pour rêver de réunions entre catholiques et protestants ou de fusions entre communions protestantes. Elles ne se sont pas contentées de rêver; elles ont essayé de faire passer le rêve sublime dans la réalité; mais l'histoire de leurs entreprises est presque toujours celle de leurs échecs.

Cependant, les transformations rapides du monde, sous l'influence des moyens de transport à grande puissance et de grande vitesse, ont créé des situations imprévues. La guerre affreuse a engendré parmi les nations une disposition nouvelle à regarder avec faveur tout ce qui peut les unir plutôt que les opposer; dans cette perspective, l'antagonisme des Eglises qui se réclament du même Christ, apparaît à première vue comme un anachronisme. Enfin les infidèles, auxquels les missionnaires portent l'Evangile, s'étonnent et se scandalisent des divisions qui règnent parmi ceux qui se disent les disciples de Jésus.

Il n'est donc pas surprenant qu'une grande espérance travaille le monde chrétien et que, parmi nos frères protestants, s'élèvent de toutes parts des aspirations vers l'unité, un peu confuses peut-être, mais encouragées ici ou là par des succès partiels. Elles se sont fait jour avec une remarquable vigueur au Congrès de Stockholm et dans l'Assemblée de Lausanne, et leur expression a ranimé chez beaucoup d'âmes, lassées ou sceptiques à l'endroit de la réunion, un espoir de les voir enfin aboutir.

Assurément, pour que l'union des chrétiens pût s'effectuer un jour, il était nécessaire que le désir en vint d'abord à ceux qui usqu'à présent en paraissaient le plus éloignés en raison des circonstances historiques de leur origine, et à qui la pratique du libre examen semblait interdire toute pensée de communauté de foi un peu étendue et tout idéal de forte cohésion religieuse.

Devant les dispositions nouvelles révélées à Stockholm et à Lausanne, les catholiques ont senti s'éveiller une curiosité sym-

pathique. Plus ils mettent de prix à l'unité dans la foi et la discipline, plus ils éprouvent de joie de voir des sentiments tout pareils éclore chez leurs frères protestants qu'ils y croyaient le plus réfractaires. Et comment n'eussent-ils pas été émus, après l'Assemblée de Lausanne, quand ils ont lu l'appel à l'unité où les fils des démolisseurs d'autrefois exprimaient leur besoin et leur espérance à l'égard de l'unité et proclamaient leur devoir de travailler, dans des sentiments de pénitence et de foi, à « reconstruire les murs en ruines »?

Cependant, si telle est la disposition des catholiques, pourquoi l'Eglise romaine n'a-t-elle point accepté l'invitation à se rendre soit à Stockholm, soit à Lausanne, pour y participer aux délibérations sur le plus grand intérêt actuel de la chrétienté?

Permettez-moi d'en indiquer, à côté du principe théologique signalé par le R. P. de la Brière, les raisons qui me paraissent l'avoir emporté dans la décision de s'abstenir.

L'Eglise catholique a conscience que de très hauts intérêts spirituels sont commis à sa garde et qu'il ne lui est pas permis de les exposer à des débats confus d'où ils sortiraient diminués aux yeux de ses propres fidèles. Il ne semble pas que les tractations qui ont eu lieu entre protestants lui aient donné lieu de regretter sa prudence.

S'il ne s'agissait que de formuler un programme d'action morale et sociale, comme on l'a fait principalement à Stockholm, il n'était pas nécessaire d'assembler exclusivement les représentants des diverses confessions religieuses. Pour engager la lutte contre la pornographie, l'alcoolisme, le taudis ouvrier, pour promouvoir l'esprit de paix et d'entente internationale, il était tout aussi indiqué de convoquer les représentants des corps savants, les philosophes, les économistes, les philanthropes, les partisans de la pensée libre, bref tous les hommes de bonne volonté qui ont à cœur le progrès moral et social de l'humanité.

S'il s'agissait plutôt, comme on le fit à Lausanne, de résoudre un problème de *Credo* et d'organisation, l'Eglise avait des raisons encore plus graves de se renfermer dans une abstention au moins provisoire.

Dans l'état actuel du monde religieux occidental, l'Eglise n'avait aucune chance de faire entendre sa pensée. Elle a dû définir sa doctrine au cours des siècles, préciser son enseignement, sur la nature de la foi par exemple, sur la nature de l'Eglise, et donner à sa terminologie une rigueur peu compatible avec l'élasticité de sens que les mêmes termes ont gardé dans le langage des Eglises protestantes. Songez seulement à la diversité des significations du mot « foi » dans les deux vocabulaires, catholique et protestant! Accepter d'emblée de se rencontrer avec toutes les Eglises protestantes eût compliqué inutilement la tâche déjà bien lourde assumée par le Congrès, et, qui sait, encourir peut-être le reproche d'avoir torpillé la Conférence.

Beaucoup de nos frères protestants pensent et affirment que c'est la thèse particulière de l'infailibilité papale qui interdisait à l'Eglise catholique d'envoyer des représentants officiels à Lausanne, quoique de cœur elle soit gagnée à l'universalisme évangélique. Ils nous paraissent commettre une grave méprise. Plutôt que la thèse de l'infailibilité papale, c'est le sentiment de sa continuité dynamique à travers les siècles qui la maintient dans une réserve précautionnée où il ne faut voir ni orgueil d'un « splendeur isolément », ni dédain pour autrui. Elle a conscience d'être une cohorte en marche; elle accomplit sans arrêt ni révolution une mission d'ordre intellectuel et moral, un travail d'enseignement et de sanctification où la doctrine sert de stimulant et d'appui à l'effort spirituel. Elle n'a pas choisi cette mission, elle l'a reçue. Comme Jésus-Christ, elle dit: « Ma doctrine n'est pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé » (Jean, VII, 16). Elle est jalouse d'une virginité doctrinale qui est pour elle sans prix. L'air lui serait peu respirable dans une assemblée où elle aurait pour interlocuteurs publics les représentants d'Eglises dont il est très difficile de préciser les croyances. Que croit l'Eglise luthérienne? Et l'anglicane? Et la réformée? Quelle valeur auraient pour le fidèle d'une Eglise protestante, les déclarations d'une Commission interecclésiastique, quand, dans sa propre Eglise, il peut, à son gré, être orthodoxe ou libéral? A quelles atténuations de termes, à quel effacement de ses traits caractéristiques devrait se livrer l'Eglise catholique qui croit à sa propre unité visible, pour parler un même langage avec des Eglises qui cherchent, dans les sentiments d'ailleurs louables de la charité, l'unité d'une Eglise invi-

(1) Le Premier Président de la Cour de cassation.

sible. Ne risquerait-elle pas d'affaiblir chez ses propres fidèles la simplicité de la foi et de la confiance?

J'entends bien que l'un des objets hautement avoués de l'Assemblée de Lausanne, c'était de faire le point, de constater honnêtement les doctrines où régnait l'accord des esprits, et celles qui demeurent objet de dissentiment et de controverse. Pareille tâche est, croyons-nous, au-dessus des forces d'une Assemblée aussi peu homogène que celle de Lausanne. Le contact, par exemple, des orthodoxes orientaux et des protestants a révélé aussitôt des oppositions irréductibles.

Pour préparer de loin l'union désirable des chrétiens, il nous paraît plus sûr que l'union se fasse d'abord de proche en proche, entre les corps religieux les plus voisins l'un de l'autre, je veux dire les plus semblables par la doctrine et l'organisation.

C'est ainsi que se réunirent récemment les deux Eglises presbytériennes d'Ecosse. C'est ainsi que se réunirent en 1908, dans l'Inde méridionale, l'Eglise réformée de Hollande, l'Eglise libre unie d'Ecosse, la Société missionnaire de Londres et quelques congrégationalistes américains, pour former « l'Eglise unie de l'Inde méridionale ». C'est ainsi que se discutent maintenant les clauses de réunion de cette Eglise unie d'il y a vingt ans avec l'Eglise anglicane et les Wesleyens méthodistes de l'Inde.

C'est de la sorte qu'à Malines, sous la présidence du cardinal Mercier, catholiques et anglicans de la Haute-Eglise se sont réunis pour confronter leurs doctrines respectives, pour s'éclairer mutuellement sur le sens dans lequel ces doctrines sont interprétées, pour établir une atmosphère de sérénité et de charité très propre à la compréhension mutuelle des esprits par le rapprochement des cœurs. Nul ne peut dire que ce but n'ait pas été atteint; il suffit de lire les comptes rendus officiels publiés d'un commun accord pour s'en convaincre. Ceux qui parlent de l'échec des conversations de Malines n'ont point saisi le but mesuré que l'on s'y proposait. Nous sommes convaincus que des conversations du même genre, nullement dissimulées mais nullement officielles, point secrètes, mais discrètes, pourraient être multipliées avec avantage et avanceraient le temps où la réunion de telles ou telles confessions se présenterait dans une perspective moins lointaine.

En attendant, l'Eglise catholique reste attentive aux signes des temps. Elle a eu des « observateurs » à Lausanne, elle a prié pour que la bonne volonté des congressistes fût bénie de Dieu et orientée vers les fins souhaitées par la Providence.

Les temps d'une intimité plus accusée ne sont pas encore venus. La cause de l'union des chrétiens nous est trop chère pour ne pas souhaiter qu'ils viennent un jour. Et nous saluons comme l'aurore d'un jour meilleur les indices d'un réveil de la foi positive au surnaturel dans certaines fractions des Eglises protestantes. La grande guerre, qui a causé tant de maux, aurait-elle peut-être produit quelque bien dans le champ de la vie religieuse? En Allemagne, elle semble avoir suffisamment retiré aux Eglises l'appui de l'Etat pour permettre l'essor de tendances qui s'y trouvaient comprimées et qui annoncent un retour vers des croyances catholiques de l'Eglise primitive et de l'Eglise médiévale. N'est-il pas bien touchant, ce mouvement luthérien que, par analogie avec le mouvement d'Oxford, on a baptisé ou qui s'est baptisé lui-même du nom de Haute-Eglise (Hochkirche)? Comme la Haute-Eglise d'Angleterre est demeurée au sein de la communion anglicane, ainsi la Haute-Eglise allemande ne s'est pas arrachée de la communion luthérienne, mais elle a entrepris d'y faire revivre le sentiment d'une Eglise visible, fondée par le Christ et ses apôtres, et universelle, c'est-à-dire catholique. Dans le « Symbole de Nicée », elle récite avec un ferveur particulière l'article qui confesse « l'Eglise, une, sainte, catholique et apostolique ». Elle retrouve dans les documents de la primitive Eglise le commentaire autorisé des textes évangéliques et pauliniens sur lesquels s'appuie une foi résolue en l'Eglise visible et hiérarchique, une foi confiante et pieuse en la présence réelle du corps et du sang de Jésus-Christ dans l'Eucharistie; elle répudie l'attitude toute négative qu'enveloppe le terme même de protestantisme; elle accepte le ministère apostolique, continué dans la succession épiscopale; elle croit à la mission de l'Eglise comme dispensatrice des sacrements; elle entend libérer l'Eglise de l'autorité de l'Etat, confiante en la protection de Dieu; elle désavoue le radicalisme doctrinal qui a fait de l'histoire du protestantisme un continu glissement vers la gauche et l'a conduit d'une orthodoxie relativement stricte vers un libéralisme qui n'est lui-même qu'une sorte de rationalisme à teinte religieuse. Elle enrichit son culte de toutes sortes de pratiques

pieuses et secondaires, mais elle lui rend un centre dans la célébration d'une Eucharistie considérée à la fois comme un sacrement et comme un sacrifice.

Elle se propose de travailler les âmes en profondeur par le moyen d'exercices spirituels qui feront jaillir les sources de la vie intérieure, et l'on entrevoit, chez elle, le retour à la pratique d'une confession privée, considérée comme un instrument d'éducation spirituelle, sinon déjà comme l'instrument efficace d'un pardon divin.

Pas plus que nos voisins britanniques de l'anglo-catholicisme, les luthériens de la Haute-Eglise allemande ne veulent devenir des catholiques romains. Ils pensent n'être pas infidèles à Luther en distinguant chez lui le réformateur des premiers temps de sa vie et le démolisseur des dernières années. Ils estiment garder le meilleur de son esprit en professant un christianisme réformé qu'ils ne confondent pas avec un monceau de ruines. Il n'entre pas dans notre sujet de critiquer leur attitude. Il existe une logique interne en vertu de laquelle les vérités religieuses s'appellent les unes les autres, et il suffit à notre sympathie chrétienne de signaler ici et de saluer, chez nombre de luthériens, ce réveil d'antiques croyances religieuses et cette renaissance d'une vie proprement ecclésiastique. Nous ne doutons pas que les âmes formées à cette école ne seraient mieux préparées que leurs devancières à comprendre ce qu'est le catholicisme héréditaire, plus ouvertes à la nostalgie de l'unique bercail, plus enclines aux pensées et aux espérances de la réunion.

En traçant cette peinture de la Haute-Eglise allemande, je me reprocherais de paraître en exagérer l'importance. Je n'ignore pas que ce mouvement date, dans son allure actuelle, de quelques années à peine, qu'à la différence de l'anglo-catholicisme naissant, il n'y a pas eu pour auteurs des universitaires jouissant d'une réputation de haute science, qu'il ne dispose d'aucune chaire dans les universités, d'aucune place influente dans les Conseils de l'Eglise luthérienne. Il se fraye un chemin difficile parmi des broussailles qui pourraient bien l'étouffer. La Haute-Eglise allemande n'est pas organisée en corps religieux autonome. Pourquoi ne serait-elle pas, avec l'aide de Dieu, un ferment au sein du luthérianisme? Qui peut affirmer qu'une grande partie de l'Eglise luthérienne n'en sera pas un jour ranimée dans sa foi positive et dans son zèle à rechercher les réalités spirituelles?

* * *

La plupart des objections et des critiques dont on accable la Haute-Eglise allemande, on les a naguère prodiguées au mouvement d'Oxford. Et cependant, le grain de senevé a germé et la plante a grandi. L'anglo-catholicisme est assez connu en France pour qu'il soit inutile de le décrire en détail. Puisque l'initiative de lord Halifax — faut-il dire *jelix culpa*? — a mis sous les yeux de tous la minute des procès-verbaux des conversations de Malines et des mémoires qui y furent présentés, n'importe quel lecteur, ayant le goût des choses religieuses, peut s'initier à l'état d'esprit des anglo-catholiques de nos jours et constater par lui-même le degré de rapprochement de leurs doctrines et des nôtres.

L'une des critiques dirigées contre les conversations de Malines est qu'elles sont au moins inutiles, aucune réunion n'étant possible avec les anglicans, en raison du flottement de leurs idées en matière de doctrine, de leur goût du compromis inacceptable en matière de croyance; les anglo-catholiques, dit-on, sont d'ailleurs en nombre si petit au sein de l'anglicanisme, qui n'est lui-même qu'une minorité religieuse en Angleterre, que c'est perdre son temps que d'entretenir des pourparlers et peut-être risquer d'éloigner les conversions individuelles en train de mûrir.

Messieurs, cette critique part d'une idée fautive sur le but immédiat de ces conversations. Aucun des interlocuteurs de Malines, ni du côté anglican, ni du côté catholique, n'a cru qu'il suffirait de quelques entretiens entre personnes privées, même choisies comme bien représentatives de leurs Eglises respectives, pour modifier si radicalement les idées et les sentiments des anglo-catholiques, qu'il fût possible d'entrevoir à brève échéance une réunion de l'anglicanisme avec le catholicisme. Les déceptions manifestées à cet égard proviennent d'un empressement d'esprit trop naturel à ceux qui ne se rendent pas compte de l'immensité de la tâche qui consiste à effacer des malentendus séculaires et à reviser des positions intellectuelles sans froisser les convictions sincères.

Si les conversations de Malines ont pu faire reculer provisoire-

ment quelques conversions individuelles, de combien de conversions n'auront-elles pas semé le germe, dans la mesure où elles auront aidé à propager les sentiments catholiques au sein de la multitude des âmes qui aspirent à l'unité et qui prient avec ferveur pour la procurer!

Mais puisqu'en Angleterre on paraît croire qu'un catholique du continent est incapable de porter un jugement éclairé sur la situation religieuse de la grande île, je laisserai ici la parole à un catholique anglais appartenant à un ordre religieux connu :

« L'anglo-catholicisme, écrit-il, n'est pas une quantité négligeable dans la vie religieuse de notre temps. Numériquement, il est faible; intellectuellement et spirituellement, il est plein de vigueur, et, chose plus importante, il est une place forte pour la croyance éclairée en une religion surnaturelle. Il a, somme toute, offert jusqu'ici une résistance acharnée à l'irruption du modernisme naturaliste, par lequel le monde à l'entour est en quelque sorte désagrégé et ramené à un agnosticisme tout sentimental... Cette opinion, relative à l'importance de l'anglo-catholicisme a pour racine la conviction que ce mouvement consiste en une lente gravitation autour de l'Eglise, inconsciente sans doute de son teime, vivante pourtant et d'une vitalité aussi capable d'assimiler dans l'avenir la vérité tout entière qu'elle l'a été dans le passé d'en assimiler une partie. Si cette opinion est fondée, les catholiques ont le devoir de s'employer de toute manière à guider le développement de l'anglo-catholicisme pour obtenir que rien ne l'empêche, ou ne le détourne de son véritable cours. Par là, nous ne croyons pas diminuer aucunement l'obligation de la soumission individuelle à l'Eglise pour ceux qui en sont suffisamment instruits, mais nous pensons qu'il convient de modifier considérablement le ton de notre controverse. Il aigrit plutôt qu'il ne persuade, parce qu'il méconnaît visiblement la véritable tendance de l'anglo-catholicisme. Un tel changement d'attitude, étant donné les tiraillements actuels de l'Eglise d'Angleterre, contribuerait efficacement à procurer la soumission dernière d'une partie considérable de cette Eglise. Il y a lieu d'espérer qu'une intelligence plus exacte de la situation amènerait ceux qui adoptent une attitude hautaine et souvent méprisante à modérer le ton et l'emphase de leurs écrits, de controverse. Leurs polémiques ne paraissent guère propres qu'à fortifier l'opposition des anglo-catholiques, dans les temps même où d'autres circonstances travaillent à les rendre particulièrement accessibles à la vérité. (Henry Saint John, O. P., *The anglo-catholic problem* dans *Blackfriars*, July 1929.) »

A cette justice rendue par un catholique anglais à un mouvement qui rapproche l'anglicanisme du catholicisme, nous voudrions voir ces catholiques anglais ajouter l'expression d'une joie semblable à la nôtre, lorsque nous surprenons des signes non équivoques de la diffusion plus étendue des principes de l'anglo-catholicisme dans la masse des fidèles anglicans, d'un zèle plus grand de leurs prêtres parmi les pauvres, d'un retour plus accentué aux formes de la vie religieuse. Toute acquisition de vérité religieuse et de vie religieuse par un dissident est un gain pour le catholicisme, parce qu'elle est le prélude et l'annonce de précieuses acquisitions ultérieures.

Le mouvement anglo-catholique a débuté en Angleterre, comme celui de la Haute-Eglise en Allemagne, par une explosion de foi en la doctrine sacramentelle et par une volonté de revenir aux sacrements comme à des sources de vie et de grâces surnaturelles. C'est un point capital de convergence avec le catholicisme. Le pas le plus décisif pour eux serait maintenant de retrouver une théorie un peu cohérente de l'Eglise, une, sainte, catholique et apostolique. Quand les luthériens et les anglo-catholiques essaient de justifier leur foi et leurs pratiques, plutôt qu'à la voix vivante de l'Eglise, ils en appellent à un christianisme historique, excellent comme témoignage d'une tradition ancienne et constante, mais parfois peu propre à faire face aux difficultés qui naissent des circonstances. Tout le long de son existence, l'Eglise a dû développer les doctrines et pratiques anciennes en fonction des exigences des temps nouveaux. Aussi est-ce par l'histoire de l'Eglise primitive et des temps antérieurs à la Réforme que se prend le contact le plus utile entre catholiques et anglicans pour essayer de rendre à ceux-ci le sens de la plasticité de l'Eglise vivante, et la nécessité et de la légitimité des développements qui se produisent dans le fil de la tradition ancienne : *nova et vetera*. L'expérience de Malines a été très encourageante en ce sens.

La convergence avec le catholicisme sera-t-elle un jour assez prononcée pour amener la réunion en corps d'une fraction considérable de l'anglo-catholicisme avec le catholicisme romain? Des tiges haussent les épaules quand on évoque cette simple suppo-

sition. Nous nous abstenons de prophétiser. Faisons seulement remarquer que le dernier mot n'est pas dit des transformations de l'Eglise anglicane. L'affaire récente du « Prayer book » a convaincu nombre d'anglicans, et le distingué évêque de Durham tout le premier, que les temps étaient proches d'un « désétablissement » disons en français d'une séparation de l'Eglise et de l'Etat. Quand l'événement se sera accompli, on ne fera pas vivre indéfiniment dans une même communion religieuse des chrétiens ayant des principes ecclésiastiques et des chrétiens fidèles au libre examen; des chrétiens qui croient à la succession apostolique et des chrétiens qui, ne croyant à aucune hiérarchie de droit divin, regardent l'Eglise comme une organisation purement administrative, des chrétiens qui ont une foi positive à la divinité de Jésus-Christ, à l'efficacité de ses sacrements, et des chrétiens qui volatilisent le surnaturel dans un libéralisme religieux plus ou moins proche du rationalisme.

Nous ne souhaitons à l'anglicanisme aucune convulsion, aucune révolution, aucune catastrophe. Mais si des événements que tout le monde pressent viennent à surgir, la dislocation se produira suivant les affinités déjà sensibles dans l'anglicanisme contemporain. Qui peut dire avec certitude si la réunion se fera alors par une épidémie de conversions individuelles plutôt que par l'agrégation en corps d'une Eglise anglo-catholique? Mais sous une forme ou sous une autre, la réunion sera d'autant plus massive que l'Eglise catholique se sera montrée, je ne dis pas relâchée dans ses principes, ni disposée à des compromis de doctrine, ni hésitante sur les droits de sa hiérarchie, mais d'esprit ouvert, de cœur large, sympathisant avec les anxiétés des âmes qui cherchent la vérité.

Le grand obstacle à la compréhension mutuelle, et rendu sensible à Malines, c'est que les anglicans séparés depuis quatre cents ans sont demeurés étrangers au développement qui s'est poursuivi parmi nous depuis le milieu du XVI^e siècle et en grande partie par suite de la poussée et par une sorte de choc en retour du protestantisme. En particulier, le rapport de l'épiscopat avec la papauté, la conciliation d'un épiscopat qui est de droit divin avec une papauté jouissant d'un épiscopat universel, leur est difficilement accessible. Les exposés théoriques que l'on trace demanderaient à être illustrés et vivifiés par des faits vécus. Mais le *Duc in altum* n'a pas cessé d'être présent à l'esprit et au cœur des papes. Nous sommes convaincus que les événements ne les prendront pas au dépourvu. Le trésor des expériences anciennes de l'Eglise est assez riche et l'autorité des papes aujourd'hui assez incontestée dans l'Eglise pour qu'ils puissent, quand l'heure en sera venue, aller au devant des âmes et se prêter à telles organisations qui détruiraient des appréhensions très vives sans risquer de briser l'unité de l'Eglise.

Mais c'est là un domaine réservé pour le moment. Nous ne commentons pas la faute d'y pénétrer, ni de préciser des modalités que nous n'avons pas mission d'inventer ni de suggérer. Il nous suffit pour aujourd'hui d'avoir mis le pied sur le seuil.

Ce que l'Eglise ambitionne quand elle relit la prière de Jésus-Christ pour les siens, ce n'est pas de créer entre les âmes religieuses une simple union de sympathie vague, ni entre les corps religieux une fédération lâche qui les laisse à eux-mêmes dans des oppositions de doctrine où ne peut fleurir la vérité, mais une unité de foi qui les établisse participant également de la vérité et de la vie apportées par Jésus-Christ sur la terre, afin qu'il n'y ait, selon le mot de saint Paul, qu'« un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême ».

ROUMANIE

La grande aventure du roi Carol

D'un article publié sous ce titre dans le dernier numéro de la Revue hebdomadaire, nous détachons ces extraits :

Pour un Occidental désireux de juger de ce qui se passe dans ce pays, il importe avant tout de reconstruire à quelques définitions simples dont il a l'habitude, à quelques significations qu'il prête aux mots et qui ne sont plus valables dès qu'il passe la frontière roumaine.

Lorsqu'un Occidental prononce le mot *Etat*, le mot *gouvernement*, le mot *armée*, les mots *royauté constitutionnelle*, il entend par là des valeurs bien déterminées qu'il juge immuablement définies par ces vocables sous toutes les latitudes. Or, comme me le faisait remarquer un Français fort intelligent, il n'y a rien de plus erroné.

« Quand, en 1916, la Roumanie est entrée en guerre, les Alliés se sont jetés sur leurs dictionnaires pour essayer de déterminer l'aide apportée par les nouveaux combattants. Connaissant le chiffre de la population, ils ont évalué *grosso modo* la puissance de la Roumanie par une simple règle de trois, en établissant une proportion démographique avec leur propre pays. Or, en Roumanie, l'Etat n'est pas un Etat, l'armée n'est pas une armée, les élections ne sont pas des élections... au sens occidental du mot. »

Rien de plus juste. C'est la méconnaissance de cette vérité primordiale qui a entraîné la Roumanie dans des difficultés primordiales plus en plus considérables à mesure qu'elle se mêlait par la force même des choses au concert de peuples qui la comprenaient et qu'elle comprenait elle-même de moins en moins.

* * *

On peut s'étonner qu'en dix ans, le peuple roumain ne se soit pas rendu compte de la situation et n'ait pas trouvé un gouvernement capable d'y aviser. C'est que le peuple roumain ne sait rien et ne peut rien.

Il ne faut pas oublier que l'abolition du servage en Roumanie est tout récent et que le peuple, presque entièrement agricole, à, par le fait de la grande propriété, été tenu dans un état de vassalité ou de quasi domesticité dès que le servage a disparu; il ne s'est jamais occupé des affaires publiques et d'ailleurs ses longues années de servitude lui ont conféré une mentalité de fatalisme, de passivité et, il faut bien le dire, de paresse intellectuelle et matérielle, qui l'ont fait et le font encore considérer comme une quantité négligeable par les politiciens comme par les boyards. Politiciens et boyards appartiennent, eux, pour la plupart, à un autre élément qu'à la race daco-romaine qui constitue, slavisée par places, le fond même de la population.

La plupart des postes politiques sont entre les mains d'hommes d'origine levantine, russe, arménienne, grecque ou juive, depuis la disparition des grands hommes d'Etat de l'époque carliste. Cette caste n'a qu'un but : s'emparer du pouvoir, et sauf de rares exceptions, s'y enrichir.

On crut d'abord que le suffrage universel assainirait les mœurs politiques. Il pouvait difficilement en être ainsi dans ce pays. En Occident, les élections font les ministères. En Roumanie les ministères font les élections. Quand un cabinet ne peut plus durer, trébuchant parmi les fautes accumulées, le Roi le congédie et c'est le nouveau ministère qui dissout immédiatement la Chambre et en fait élire une nouvelle par ses fonctionnaires. A quelques mois de distance, on peut voir en Roumanie des élections envoyer aux Chambres deux cents représentants ou un seul de tel parti, suivant que ce parti est ou non au pouvoir. L'envergure des fraudes que suppose de tels résultats permet d'imaginer la mentalité de ceux à qui elles profitent.

Le devoir du parti au pouvoir est aussitôt d'enrichir sa clientèle, aux dépens de l'adversaire ou du pays tout entier. On se partage les privilèges, les domaines de l'Etat, les forêts, les mines, les banques par toutes sortes de lois subtiles qui confèrent des concessions à des sociétés expressément formées par les ministres

en place. C'est ainsi que le parti libéral a accaparé pendant des années la plupart des richesses de la Roumanie.

L'intelligence et la dialectique sont familières aux Roumains. Aussi n'y a-t-il pas lieu de croire que les Roumains eux-mêmes ne sachent pas se critiquer. Et, en effet, le parti libéral fut à première vue et amplement combattu par le parti du peuple que préside le général Averescu. Mais, appelé lui-même au pouvoir, ce parti se montra atteint des mêmes faiblesses et finalement sombra dans la mésestime d'un peuple qui avait beaucoup compté sur lui. Il se fit alors une alliance entre deux autres partis : le national et le paysan qui tentèrent à leur tour d'accéder ensemble au pouvoir. Sur ces entrefaites et à peu de mois d'intervalle moururent le roi Ferdinand et ses deux conseillers les plus écoutés, tous deux libéraux, Jean Brătianu et Alexandre Constantinesco. A la faveur d'une Régence débile, le gouvernement libéral resta au pouvoir et il y serait encore si Ventila Brătianu, son nouveau chef, n'avait commis l'imprudence d'offrir, dans un mouvement d'humeur, une démission qui fut aussitôt acceptée.

Un ministère national paysan, Maniu-Mihalache, fut alors constitué. Il fut accueilli avec une infinie confiance et un immense soulagement dans tous les milieux. Il avait tellement critiqué et si justement ses prédécesseurs qu'en lui tout le monde voyait enfin venir au pouvoir la loyauté, la justice, la probité et la sagesse. M. Maniu est un temporisateur et M. Mihalache, simple instituteur de campagne remarquablement intelligent, honnête et droit peut être donné en exemple. Mais le ministère portait néanmoins sa tare secrète avec quelques autres de ses membres. Peu à peu se mettait en relief la figure inquiétante de M. Madgearo qui, avec l'opiniâtreté et l'étroitesse de vues de M. Ventila Brătianu, mais sans sa droiture, sa bonne foi, son patriotisme, son respect de sa propre signature et sa probité, réussit en dix-huit mois à réaliser contre la Roumanie, l'unanimité de l'étranger. Ce temps lui suffit pour ruiner les actionnaires du *Crédit minier* et ceux de l'*Industrie roumaine des pétroles*, deux des plus importantes sociétés existantes, pour leurrer l'Angleterre de contrats mirifiques mais inexécutables, pour nouer des ententes singulières avec la Tchécoslovaquie... Quand l'étranger coupe ses crédits à la Roumanie, la Roumanie est près de la faillite. Incontestablement, aux derniers jours de mai et par la faute de M. Madgearo, le gouvernement Maniu était *a qua*. Le parti national paysan avait dépassé les fautes de ses prédécesseurs.

Il fallait aviser. Des litiges graves avec l'Angleterre (affaires d'emprunts, affaire d'armement Vickers), d'autres avec la France (paiements différés, industries aéronautiques), avec la Tchécoslovaquie, l'Allemagne, la Hongrie, l'Italie, cela n'eût été rien si le « nerf de la guerre » n'en eût été diminué. Mais il le fut. La vie renchérit. Les faillites s'accumulèrent : les commerçants, puis les banquiers, puis les industriels. La famine et les pogroms s'en mêlèrent. Des intrigues séparatistes se firent jour en Bessarabie; les minorités relevèrent la tête; sur le Dniester, les Russes manifestèrent une activité qui força les alliés de la Roumanie à demander si les engagements d'armements pris par elle avaient été respectés. Les caisses étaient vides...

C'est ainsi que s'imposa le retour du prince Carol.

VOYAGES HANCIAU

Voyages Particuliers - Voyages de Noce - Excursions collectives

PROGRAMMES GRATUITS ENVOYÉS SUR DEMANDE

BERAMMERGAU : Jeux de la Passion 1930

enseignements gratuits

TOUS SERVICES DE VOYAGES

FONDÉE EN 1911. — TÉLÉPHONE 177,24

22, Rue de la Bourse - BRUXELLES

TOUT POUR LES ARTS ET L'INDUSTRIE

M^{on} Raph. DAMMAN

71, Rue Berckmans, 71, BRUXELLES

Téléphone : 175,28

MATÉRIEL COMPLET pour Dessin, Peinture, Pyrogravure, Pyrosculpture, Cuirs et Métaux, Repoussage, Velouté, Sculpture, Architecture, Tarsos-Plastima, Peinture lumineuse en relief.

La seule maison outillée pour la fourniture des Couvents et Pensionnats

PRIX SPÉCIAUX. — EXPORTATIONS.

Le plus grand choix. — Toutes les nouveautés. 589